VIDÉO
Voyez le reportage sur Alexandre da Costa dans le métro sur **cyberpresse.ca/dacosta**

AUDIO
Écoutez des extraits de nos critiques de CD sur **cyberpresse.ca/disques**

DOSSIER
Lisez nos nouvelles inspirées de l'actualité sur **cyberpresse.ca/nouvelle**



ARTS ET SPECTACLES

LES PARLEMENTERIES
LE COMIQUE ET SON DOUBLE
PAGES 10 ET 11

BÏA
ENTRE MUSIQUE ET PROSE
PAGE 20

LE VIRTUOSE DU MÉTRO

Inspirée par le *Washington Post* qui a envoyé le violoniste virtuose Joshua Bell jouer dans le métro de Washington, *La Presse* a voulu tenter l'aventure dans le métro de Montréal. Alexandre da Costa, jeune virtuose montréalais d'origine portugaise qui sera en concert avec l'OSM les 10 et 11 novembre, s'est prêté au jeu à la station Berri-UQAM avec son unique jeans, ses vieilles chaussures de sport et son Stradivarius. Le but de l'exercice ? Sonder la sensibilité musicale des Montréalais. Qui n'ont pas réagi tout à fait comme les Américains.

› Un reportage à lire en pages 2, 3 et 4.

PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE

ARTS ET SPECTACLES **UN VIRTUOSE DANS LE MÉTRO**

VIOLONISTE ET PASSAGERS À L'HEURE DE POINTE



PHOTOS ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE

ARTS ET SPECTACLES UN VIRTUOSE DANS LE MÉTRO









PHOTOS ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE

ALEXANDRE DA COSTA NE SAVAIT PAS À QUOI S'ATTENDRE. LES MONTRÉALAIS ALLAIENT-ILS LE PRENDRE POUR UN AUTHENTIQUE MUSICIEN QUI JOUE DANS LE MÉTRO POUR GAGNER SA VIE? ALLAIENT-ILS LE RECONNAÎTRE? ALLAIENT-ILS MÊME PRENDRE LE TEMPS DE L'ÉCOUTER? PENDANT 55 MINUTES, LE JEUNE VIRTUOSE, QUI AURA 30 ANS LA SEMAINE PROCHAINE, A JOUÉ À EN PERDRE LE SOUFFLE DANS LE BROUHAHA DES FOULES ET LE FRACAS DES RAMES DE MÉTRO. UNE EXPÉRIENCE ÉPROUVANTE.



NATHALIE PETROWSKI

À exactement 15 h 20, le mardi 20 octobre 2009, Alexandre da Costa a déposé son blouson de cuir par terre et a ouvert son étui sur le carrelage de la station Berri-UQAM. Il en a aussitôt extrait un authentique Stradivarius datant de 1727 (l'âge d'or du mythique luthier), évalué à plusieurs millions de dollars et prêté par M et M^me^ Dubois, des collectionneurs et mécènes de Drummondville. Prenant position directement en face des tourniquets de la sortie sud, le jeune virtuose a accordé brièvement son instrument avant d'entreprendre une courte pièce du violoniste et compositeur Fritz Kreisler. En principe, il était seul au monde. En réalité, trois journalistes, un photographe, un vidéaste et son reporter ainsi que du personnel de la STM le surveillaient du coin de l'œil.

La vie est drôlement faite. Deux jours plus tôt, Alexandre jouait devant environ 1700 personnes au théâtre de la Maestranza de Séville, en Espagne, pays où il a vécu et où il a une carrière florissante. Deux jours plus tard, le voilà qui se glisse dans la peau d'un musicien de métro, au sein de la ville où il est né il y a 30 ans, où il a été élevé par sa mère Véronique da Costa, où il a peu connu son père, Michel Graveline, et où il a été propulsé comme soliste dès l'enfance avec les Petits Violons de Jean Cousineau.

Après une maîtrise en violon au Conservatoire de musique du Québec et un bac en piano, Alexandre est parti étudier à Madrid avec le maître Zakhar Bron sans savoir que sa carrière allait prendre un virage résolument européen et le tiendrait éloigné du Québec pendant 10 ans. En 2007, après avoir vécu à Malaga et à Vienne, Alexandre est revenu vivre à Montréal pour être près de sa famille mais aussi de sa blonde, Martine Cardinal, une violoniste et directrice du Jardin des violons pour les tout-petits.

Tapie dans un coin de la station et connaissant par cœur tous les morceaux que son amoureux va jouer, Martine se demande comment les Montréalais vont réagir. Leur oreille distraite par la cacophonie et parasitée par leurs préoccupations va-t-elle capter la virtuosité du violoniste et la sonorité exceptionnelle de son instrument? Combien de temps avant que quelqu'un ne s'arrête? Avant que quelqu'un le reconnaisse?

Dans le métro de Washington, une seule personne, sur plus d'un millier a reconnu Joshua Bell, qui est pourtant une mégastar du monde de la musique classique. Montréal saura-elle faire mieux et démontrer que ses habitants ont une oreille plus fine et une sensibilité plus développée?

À peine cinq minutes viennent de s'écouler et personne ne s'est encore arrêté. Alexandre poursuit avec une nouvelle pièce de Kreisler, pas tout à fait à l'aise dans son jeans et ses chaussures de sport, lui qui porte des boutons de manchettes et des chemises blanches avec ses initiales brodées en monogramme même pour tondre le gazon. Des grappes d'étudiants du cégep du Vieux-Montréal le dépassent sans le remarquer. Des gens pressés lui lancent un regard furtif et poursuivent leur course. Et puis subitement, un grand monsieur à l'abondante tignasse grise s'arrête et se précipite vers lui.

« Dis donc Alex, les affaires vont si mal que cela? » lui lance-t-il mi-blagueur mi-sérieux, pendant que le violoniste, pris au dépourvu, continue de jouer tout en lui répondant: « Non, non, on tente une expérience. » J'accroche le monsieur au passage et je lui demande son nom. Georges Nicholson, me répond-il alors que je veux disparaître six pieds sous terre, mortifiée de ne pas avoir reconnu l'animateur qui a longtemps été la voix de la musique classique à la radio de Radio-Canada. N'empêche, ce premier incident, quelques minutes seulement après le début de l'expérience, nous dit une chose: Montréal est un village où tout le monde finit un jour par se croiser.

« Du calibre de la Place des Arts »

Alexandre termine le Kreisler. Une vieille dame voûtée, hirsute, dépeignée, qui semble pauvre comme Job, fait un détour sur ses jambes arthritiques et cagneuses pour déposer une pièce dans l'étui du violoniste. Pourquoi? « Pour la mouzik », me répond-elle avec un gros accent des pays de l'Est.

Au même moment, ma collègue Daphné Cameron intercepte Marie, 40 ans, prof de piano, déconcertante de candeur: « Honnêtement, je n'ai pas entendu la différence avec les autres musiciens du métro et je n'aurais jamais pu vous dire qu'il jouait sur un Stradivarius. Je lui ai donné de l'argent parce que j'aime encourager les jeunes. »

Carole Pelletier, guide au Château Ramezay, n'a pas tout de suite reconnu Alexandre. « Mais maintenant que vous me le dites, il y a une différence dans la qualité de son jeu, c'est clair », lance-t-elle. Même son de cloche chez Guy Lavoie, un préretraité de la Ville qui s'est arrêté pour écouter pendant presque 20 minutes sans savoir qui jouait et qui a confié à ma collègue Sophie Ouimet: « C'est magique. C'est un grand musicien. Il est du calibre de la Place des Arts. On va certainement le voir comme soliste un jour dans un grand orchestre. Si j'étais un producteur, je lui offrirais d'endisquer. »

Et pendant que notre préretraité s'émerveille, Léa Bernard-Desrosiers, une jolie blonde de 21 ans, étudiante en politique et communication, « texte » frénétiquement, invitant ses copains à se ramener en quatrième vitesse à Berri-UQAM pour entendre le virtuose du métro. « Je ne l'ai pas reconnu tout de suite, mais j'ai immédiatement su que c'était quelqu'un de haut niveau », dit-elle.

Des jeunes attentifs

Un peu désorienté par une expérience qui s'avère plus difficile que prévu, Alexandre entame le morceau le plus costaud de son programme: le concerto pour violon de Tchaïkovski, une pièce vertigineuse de 35 minutes dont il joue des extraits. Plus tard, il racontera qu'avec le Tchaïkovski, il a eu le sentiment de perdre son public et de jouer trop vite comme s'il se noyait. L'impression est purement subjective car autour du périmètre imaginaire du violoniste, il me semble au contraire qu'il y a de plus en plus de gens qui s'arrêtent, écoutent et reconnaissent la qualité supérieure de son interprétation. C'est le cas d'un groupe d'agents de sécurité de la STM, habitués aux musiciens de métro et qui ont tout de suite convenu entre eux que celui-là n'était absolument pas comme les autres. À 500 mètres d'eux, Vanessa Liboiron, 21 ans, s'écrie sans le reconnaître: « Il est vraiment écœurant. Son niveau est trop haut pour le métro! » Quant à Élise Fortier, 29 ans, elle a commencé par s'arrêter, puis par s'appuyer contre une colonne, puis par s'asseoir sur le plancher. Elle est restée jusqu'à la fin du numéro, confiant à ma collègue qu'elle trouvait l'inconnu particulièrement doué. Quand elle a su de qui il s'agissait, elle est restée bouche bée. La réaction des jeunes est la grande surprise de cette expérience. Ces jeunes que l'ont dit allergiques à la musique classique ont semblé les plus attentifs et les plus réceptifs au violon de da Costa, y compris ce Yo, amateur de rap et de hip-hop qui a enlevé ses écouteurs, a écouté un instant avant d'aller déposer quelques pièces au pied du violoniste.

« Ça a réveillé de drôles de souvenirs. Quand j'étais enfant et que ma mère n'avait pas beaucoup d'argent, j'ai dû jouer dans la rue et passer le chapeau pour pouvoir payer mes cours de violon. »

L'expérience tire à sa fin. Da Costa a enchaîné avec un adagio de Bach et termine avec une pièce de *La liste de Schindler*. Il joue sans arrêt depuis 55 minutes et avec une telle intensité que son instrument a laissé l'empreinte d'une balafre rouge et douloureuse sur son cou. Quand il dépose violon et archet, une demi-douzaine de personnes applaudissent, un traitement royal auquel n'a pas eu droit Joshua Bell à Washington. Un point pour Montréal, une ville de toute évidence dotée d'une belle sensibilité musicale et capable d'apprécier la beauté même au cœur de la grisaille quotidienne.

Alexandre semble ébranlé. Plus tard devant une bière, il dira que l'expérience lui a fait l'effet d'une douche froide. « D'abord, ça a réveillé de drôles de souvenirs. Quand j'étais enfant et que ma mère n'avait pas beaucoup d'argent, j'ai dû jouer dans la rue et passer le chapeau pour pouvoir payer mes cours de violon. Je l'ai fait aussi dans le métro de Paris pour me payer un billet d'avion. J'ai ressenti le même genre d'humiliation. Et puis jouer comme ça avec tout ce bruit sans la protection de la scène, sans le respect qu'elle inspire, habillé tout croche, je me suis senti nu et vulnérable. Disons que c'est une belle leçon de modestie », dit-il en me tendant ses maigres recettes de la journée: un gros total de 8 dollars et 68 sous.

Nous remontons le long couloir vers la sortie. À mi-chemin sous l'icône d'une lyre, Aidar Bagantdinov, un vrai musicien de métro, arrivé de Russie en 2008, joue du Astor Piazzola sur son violon alto électrique pour gagner sa vie. Alexandre s'approche, le salue et lui donne la modeste poignée de pièces qu'il vient de gagner. Puis rapidement, conscient de sa chance et de sa bonne fortune, Alexandre Da Costa s'éloigne du musicien du métro, ne voulant pour rien au monde échanger sa place avec lui.

Alexandre Da Costa se joint au chef espagnol Pedro Halffter pour présenter le concert *America Forever*, le mardi le 10 novembre à 20 h et mercredi le 11 novembre à 10 h 30, à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts.

NE MANQUEZ PAS LE TEXTE DE **PAUL JOURNET** EN **PAGE 4.**

CYBERPRESSE.CA

VIDÉO

Tous les passagers ne se sont pas laissé arrêter par la musique, loin de là. Voyez aussi leurs réactions à **cyberpresse.ca/dacosta**

ARTS ET SPECTACLES UN VIRTUOSE DANS LE MÉTRO

COMMENT ÉMOUVOIR DES AUTOMATES



PAUL JOURNET

«Poetry can communicate before it is understood», écrivait T.S. Eliot. C'est encore plus vrai pour la musique, à en croire la philosophe Mélissa Thériault.

La chargée de cours à l'UQAM et prof au cégep de Rimouski avait un peu prédit les résultats de notre expérience non scientifique. Elle croyait que les passants seraient pour la plupart touchés par le violon d'Alexandre da Costa et ce, peu importe leurs connaissances musicales.

«Les connaissances aident à apprécier une œuvre musicale, mais beaucoup moins que pour d'autres formes d'art, avance-t-elle. Par exemple, la peinture et la littérature nécessitent un certain bagage pour être comprises et appréciées. La musique est plus sensorielle et intime. Elle pénètre directement dans notre intériorité. Ça explique pourquoi elle nous émeut souvent sans qu'on réussisse à expliquer pourquoi.»

L'idée n'a pas toujours fait consensus. Dans *Humain, trop humain*, Nietzsche écrivait: «Il faut en effet être préparé et exercé pour recevoir même les plus minimes révélations de l'art: il n'y a absolument pas d'effet immédiat de l'art, malgré les contes bleus des philosophes à ce sujet.»

Mais la science semble le contredire. Neuroscientifique de réputation mondiale et Montréalais d'adoption, Daniel Levitin soutient dans ses recherches que la musique a précédé le langage dans notre évolution. Selon cette thèse qui ne fait pas consensus, l'homme serait donc programmé pour comprendre et apprécier la musique. Dans son best-seller *This Is Your Brain On Music*, le prof de McGill indique aussi que certaines réactions émotives à la musique seraient innées. Par exemple, tous percevraient la tristesse d'une pièce lente.

Et les attentes dans tout cela? C'est au métro Berri-UQAM qu'un Alexandre da Costa jouait incognito du Bach, du Tchaïkovski et du Kreisler. Est-ce plus facile de charmer quand les attentes des passants sont presque nulles? Ou au contraire, quand les attentes sont élevées, comme si da Costa était endimanché à la salle Wilfrid-Pelletier?

En 1998, Toronto faisait cracher de l'opéra dans son métro pour en chasser les squeegees. Bonne idée, a pensé la STCUM, qui a repris l'initiative dans la station qui se nommait alors Berri-de Montigny.

«C'est la question à 500 piastres, ou plutôt, la question à 500 pages! lance Mélissa Thériault. Difficile de répondre simplement comme cela.»

Automate, huître et myopie

Nos passants étaient donc tous outillés, à différents degrés, pour apprécier la musique. Mais étaient-ils assez *réceptifs* pour en profiter? Ou souffrent-ils de myopie esthétique?

Selon une idée courante, les urbains seraient désensibilisés par la surabondance de stimuli. Et ils seraient aussi tout simplement désintéressés. Appelons cela la valse du quotidien qui nous transforme en huître ou, pire, en automate.

L'artiste John Lane le déplore dans *Timeless Beauty – In the Arts and Everyday Life*. Dans cet essai plutôt romantique, il juge qu'on perd contact aujourd'hui avec le beau, au risque de ne même plus pouvoir le reconnaître. «La beauté est essentielle à notre bien-être et une composante fondamentale à toute vie civilisée. On la néglige à notre propre péril», écrit-il.

Certains veulent ouvrir les yeux des Montréalais. En avril dernier, la Commission sur le développement culturel et la qualité du milieu de vie proposait que pour tout projet résidentiel, commercial ou institutionnel, le promoteur doive consacrer 1% à l'art public.

Mais d'autres serviteurs du public ont déjà fait de l'art une punition. Plus précisément, de la musique classique dans le métro. En 1998, Toronto faisait cracher de l'opéra dans son métro pour en chasser les squeegees. Bonne idée, a pensé la STCUM, qui a repris l'initiative dans la station Berri-UQAM.

L'opération n'a visiblement pas fonctionné. La musique dans le métro n'agressait pas, et à en juger par notre petite expérience, elle séduit. Ce qui est une bonne chose, pense Mélissa Thériault. «Comme disait Platon, le beau nous tire vers le haut. Il procure un sentiment d'élévation. Dans nos moments difficiles, on regarde le fleuve ou on écoute une chanson et on se sent mieux. C'est cucul à dire, mais c'est vrai.»

LES MONTRÉALAIS ONT ÉTÉ UN PEU PLUS SENSIBLES QUE LES GENS DE WASHINGTON À LA PRÉSENCE D'UN VIRTUOSE DANS LEUR MÉTRO. UNE VINGTAINE D'ENTRE EUX ONT SU S'ARRÊTER POUR SAVOURER SA MUSIQUE. CERTAINS PENSEURS AURAIENT ÉTÉ SURPRIS DE L'APPRENDRE. D'AUTRES, PAS DU TOUT.



Alexandre da Costa. PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE





ARTS ET SPECTACLES

Humoristes + fiction = bienvenue au drame



HUGO DUMAS
CHRONIQUE

Sujet délicat aujourd'hui, soit les talents d'acteurs des humoristes québécois dans des séries de fiction à la télévision. Hé, ho, on se calme. Aucune ligne n'a encore été pondue que déjà cris, hurlements et protestations fusent de partout. Moment zen, s'il vous plaît. Merci.

Je dis sujet délicat, j'aurais pu écrire explosif, car je connais la réaction épidermique de quelques-uns de nos comiques d'ici pour avoir écrit sur eux, de façon plutôt polie d'ailleurs, et avoir reçu par la suite une volée d'insultes de toute leur confrérie.

Mais, bon. C'est la vie, chanterait Mario Pelchat. En bon soldat de l'information, j'enfile mon casque (bleu), mes gants (blancs) et monte au front. Vous l'avez sûrement remarqué, mais la saison de télé automnale a ramené plusieurs têtes d'affiche de l'humour dans des rôles dits de composition: il y a notamment Peter MacLeod dans *Bienvenue aux dames* à V, Lise Dion dans *Le gentleman* de TVA et Jean-Michel Anctil dans *Lance et compte: Le grand duel*, une autre propriété du «vrai» réseau.

Commençons avec *Bienvenue aux dames*, nouvelle comédie de V où un riche publicitaire de 40 ans (Peter MacLeod), en grand questionnement existentiel, part retaper la taverne de son oncle Roger dans le bled perdu de Lac-Touchet, où il a grandi. Au petit écran, cette série brille avec ses nombreuses scènes extérieures, ses décors lumineux et une réalisation allumée signée Frédérik D'Amours. Bref, ça ne fait pas pic-pic comme certains autres produits de feu TQS. Pas étonnant qu'une deuxième demi-saison de *Bienvenue aux dames* ait déjà été commandée.

Autre truc intéressant: les acteurs entourant MacLeod, comme Marie Turgeon (dont on s'ennuie beaucoup), Brigitte Lafleur, Anick Lemay et Rémi-Pierre Paquin, ajoutent beaucoup de couleur à l'émission et donnent de la texture aux intrigues, un brin pévisibles, soyons honnête.

Quand Lise Dion débarque dans un univers dramatique et glauque comme celui du «Gentleman», ça ne fonctionne pas, ça jure, ça grince.

Le problème dans *Bienvenue aux dames*, c'est un peu MacLeod, à qui les producteurs de chez Vendôme ont confié une mission suicide pour un débutant: porter une série sur ses épaules. Trop souvent, on sent le texte – difficilement mis en bouche – dans ses répliques. Et le décalage entre le niveau de jeu de l'humoriste et celui de ses collègues crée de gros malaises dans nos salons. C'est très agaçant. Et déconcentrant aussi.

C'est sensiblement le même problème qui affecte Lise Dion dans *Le gentleman,* où elle incarne Maryse, la meilleure amie délurée de Marie-Chantal Perron. Quand Lise Dion apparaît dans l'univers comique du *Petit monde de Laura Cadieux*, pas de problème, tout baigne. Mais quand elle débarque dans un univers dramatique et glauque comme celui du *Gentleman*, ça ne fonctionne pas, ça jure, ça grince.

Bien sûr, son personnage a spécialement été créé pour alléger la tension qui enveloppe le thriller de TVA. Sauf que la complicité censée exister entre elle et Marie-Chantal Perron, on n'y croit pas. Toutes les fois où Lise Dion balance – maladroitement – une réplique un peu salée à sa supposée meilleure copine, je me crispe et me raidis. Ben voyons donc: c'est impossible que ces deux femmes-là puissent être amies. Sérieusement. Qui se laisserait traiter de la sorte?

Dans *Lance et compte: Le grand duel*, Jean-Michel Anctil en beurre une couche de trop dans la peau d'un fan fini du Canadien de Montréal et détesteur compulsif de tout ce qui entoure le National de Québec. Trop caricatural comme jeu. Trop appuyé. Parfois, la folie, c'est justement d'en faire moins, mais avec une intensité inquiétante dans le regard.

Bon, j'entends déjà des lamentations: peut-on blâmer les humoristes de tenter leur chance à la télé? Non, évidemment. Mais un constat s'impose: n'est pas Patrick Huard qui veut (10-4 mon Rogatien).

Je lévite

Avec la chanson *Abbi* de Flamboyant Bella. Une ritournelle joyeuse, très brit-pop, parfaite pour réchauffer pour les journées grises et pluvieuses qui nous narguent. On aime.

Je l'évite

Les pubs de TD Canada Trust. Non, pas besoin de prendre rendez-vous ici, monsieur. Ah non? Pourtant, je tenais a-bso-lu-ment à prendre un rendez-vous, moi. Bye.

Pour joindre notre chroniqueur: **hdumas@lapresse.ca**

LA TÉLÉ, UN MEUBLE VINTAGE?

Un ethnographe se penche sur la consommation média des jeunes

SILVIA GALIPEAU

Trouvez l'erreur: la plupart des jeunes ont une télé, mais très peu la regardent. Ils trippent musique, mais n'en achètent pas. Ils ne consomment plus ni journaux ni magazines, à une exception près: les magazines de mode continuent de traîner fièrement sur leurs tables de chevet.

À rien n'y comprendre? Jean-Sébastien Marcoux, ethnographe et professeur de marketing à HEC Montréal, a suivi cet été un groupe de 11 jeunes dits «influents» de 18 à 24 ans, pour le compte de l'agence Newad et du magazine *Nightlife*, histoire de saisir, entre autres, ces paradoxes. Il a rendu cette semaine les résultats de son enquête.

Par «influents», on parle ici de jeunes urbains, qui sortent beaucoup, très actifs dans la vie nocturne, des grands consommateurs, recrutés ici par l'entremise de Craigslist, Facebook, ou encore d'autres réseaux de la sous-culture jeune.

La démarche incarne une nouvelle tendance en matière de recherche marketing, qui consiste non pas à sonder un grand nombre de personnes, mais à cibler et suivre dans leur quotidien une poignée d'individus-clés, afin de saisir l'essence de leurs habitudes de consommation. À l'instar du publicitaire Don Draper, qui affirme, dans la série *Mad Men*: «When one is in Indian country, one needs a man who knows Indians», Jean-Sébastien Marcoux paraphrase: «On ne peut pas comprendre le phénomène de la culture jeune sans être dedans.»

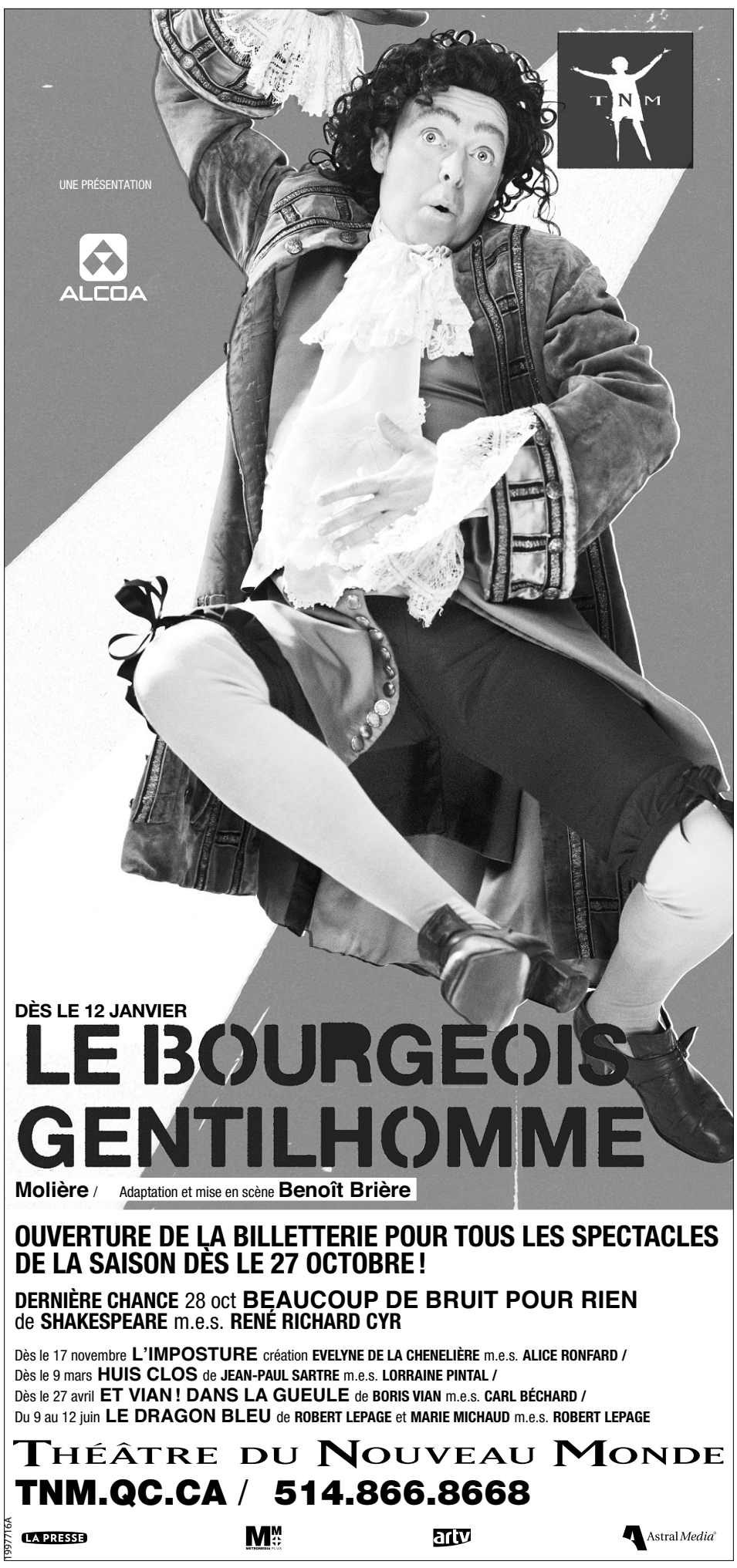
La télé, un support

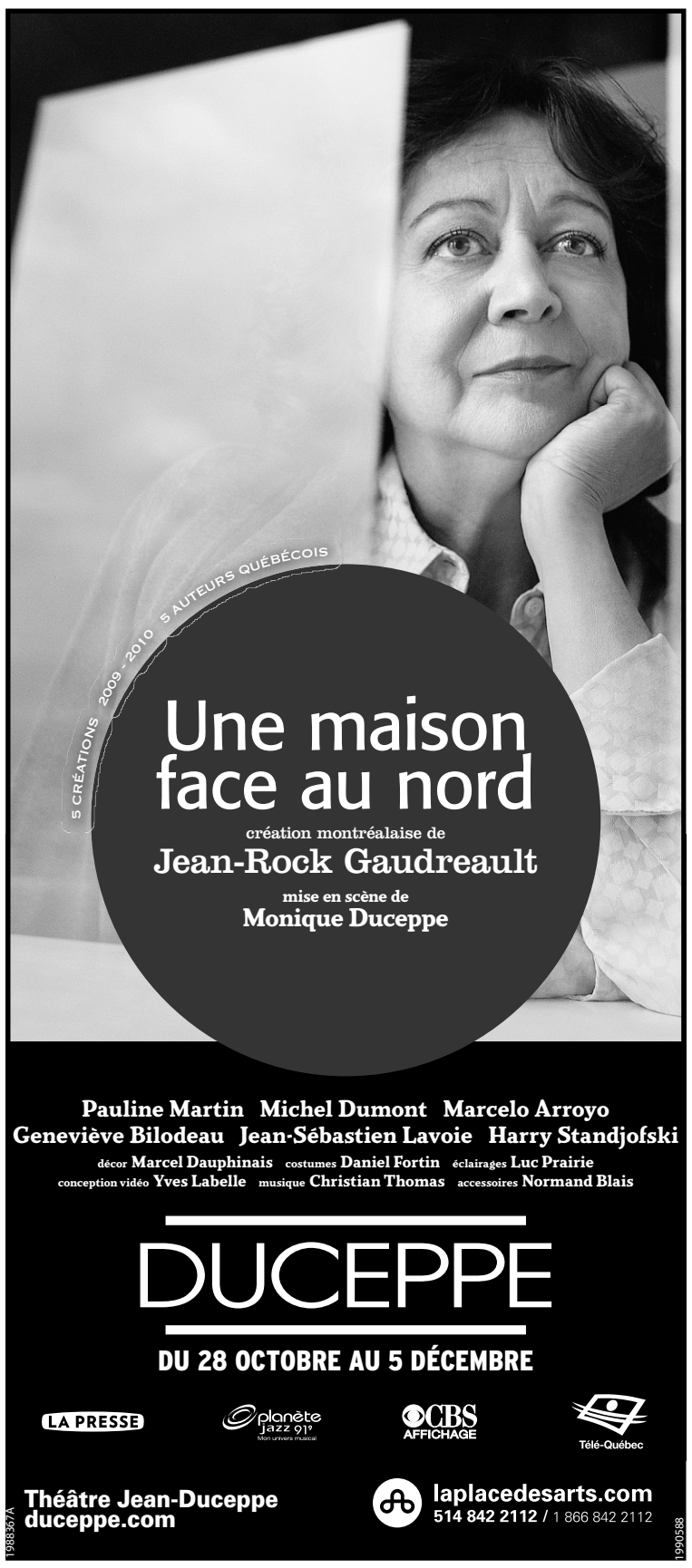
Conclusion? Vrai, la télé continue de faire partie du décor, mais est tantôt dans un placard, ou trône dans un coin, à titre de meuble vintage. Essentiellement, elle semble réduite à sa fonction d'écran, permettant tantôt de jouer à la console, ou encore de diffuser des DVD. Leurs émissions et autres séries cultes, c'est sur l'internet que ces jeunes les trouvent désormais. Gratuitement, souvent illégalement, il va sans dire. Idem pour la musique: elle tient une très grande place dans leur vie, mais très peu achètent encore des disques. De nouveau, c'est sur l'internet qu'ils vont chercher leur contenu.

Leur rapport au piratage est d'ailleurs intéressant, note le chercheur. «Ils se sentent en droit de le faire. Le piratage, pour eux, est extrêmement banal.»

Du côté des médias traditionnels, si les journaux ont été délaissés, les jeunes s'informent désormais sur le web, par l'entremise de sites institutionnels (Cyberpresse, CNN) ou non (les blogues).

Et les magazines? *Out*. À une exception près: les magazines de mode, toujours très populaires, notamment à cause de leur contenu publicitaire. La génération des 18-24 ans est très soucieuse de son apparence et de son image, rappelle Jean-François Marcoux. «C'est une génération de consommateurs en puissance.»





ARTS ET SPECTACLES **MUSIQUE**

PINK MARTINI

Quand China n'est pas là, Thomas s'éclate

China Forbes s'est moins investie dans le quatrième album de Pink Martini, *Splendor in the Grass*, pour cause de congé de maternité. La chanteuse se retrouve donc dans une position inhabituelle : devoir apprivoiser un album du groupe dont elle est la cofondatrice.



PHOTO FOURNIE PAR PINK MARTINI

Les membres de Pink Martini, dont, en avant au centre, China Forbes et Thomas Lauderdale.

ALAIN DE REPENTIGNY

L'été dernier, Thomas Lauderdale parlait avec enthousiasme du quatrième album de Pink Martini auquel il apportait la touche finale. « C'est comme un premier album tellement il est plein de vitalité, d'énergie et d'une espèce d'innocence tout à fait charmante », disait le pianiste, compositeur et chef d'orchestre qui a réalisé *Splendor in the Grass* avec un ami de longue date, Alex Morashian.

La chanteuse China Forbes, que j'ai jointe au téléphone la semaine dernière, trace aussi un parallèle avec le premier album de Pink Martini, mais pour une tout autre raison: « Comme j'étais en congé de maternité, je me suis moins impliquée et ce disque est très différent pour moi. Un peu comme l'était notre premier album que Thomas a fait quand nous vivions tous dans des villes différentes, et qui était vraiment son projet à lui. »

« Depuis le tout début, il faut se rappeler de croire en la vision de Thomas même quand elle nous apparaît trop débridée. » — China Forbes

Pink Martini nous a joué deux chansons du nouvel album à la salle Wilfrid-Pelletier au dernier Festival de jazz, dont *Splendor in the Grass* qui, sur le coup, m'est apparue comme un condensé de la vraie nature du collectif de Portland, Oregon: une chanson qui pourrait être des Carpenters, avec un emprunt à Tchaïkovski, et qu'ils ont coiffée du titre d'un film américain de 1961. En fait, *Splendor in the Grass* leur a été inspirée par une composition de Lalo Schifrin pour un film de 1970 mettant en vedette Clint Eastwood, et il y a ailleurs sur cet album un clin d'œil évident aux Carpenters: la chanson *Sing*, que Karen et Richard Carpenter ont empruntée à *Sesame Street*, et que China chante en duo avec Emilio Delgado, le Luis de la célèbre émission pour enfants.

Ce quatrième album de Pink Martini est donc celui de l'exubérant Thomas Lauderdale. C'est évidemment lui qui a eu l'idée de citer le célèbre Premier Concerto pour piano de Tchaïkovski dans la chanson *Splendor in the Grass*. Et ça marche.

« Tant mieux, je n'étais pas certaine que ça se tenait », dit en riant China Forbes, consciente du danger d'en faire un peu trop. Elle ajoute: « Thomas veut toujours plus de cordes et de harpe et les autres musiciens essaient parfois de réfréner un peu son enthousiasme. Depuis le tout début, il faut se rappeler de croire en la vision de Thomas même quand elle nous apparaît trop débridée. Ça rapporte parce qu'il a un style unique et beaucoup de goût. »

Les idoles de Thomas

Ce n'est pas, sur cet album, la seule excentricité de Lauderdale. Dans deux chansons qui se répondent – *And Then You're Gone*, chantée par Forbes, et *But Now I'm Back*, interprétée par un ami journaliste – il s'inspire de Schubert; dans *Ninna Nanna*, il emprunte à une symphonie du compositeur suédois Hugo Alfvén. Le sitar du film culte *La Party*, mettant en vedette Peter Sellers, apparaît sans avertissement dans la chanson *Tuca tuca*. Lauderdale reprend aussi la superbe *New Amsterdam* de Moondog, un personnage plus grand que nature de la scène musicale new-yorkaise, et il va même jusqu'à faire chanter à la non moins colorée chanteuse ranchera mexicaine Chavela Vargas, 90 ans bien sonnés, *Piensa en mi* qu'on associe au film *Talons aiguilles* d'Almodovar.

« La première fois que j'ai entendu le sitar, je n'ai pas pigé, mais tout le monde avait l'air d'aimer ça, concède China Forbes. Quant à Chavela Vargas, c'est un choix de Thomas Lauderdale. Il adore se servir du groupe pour tisser des liens avec ses idoles, de Jimmy Scott à Chavela Vargas. C'est du Pink Martini, toujours plus loin dans l'inattendu, que ça ait un sens ou pas! (rires) »

Il y a encore dans *Splendor in the Grass* un petit côté rétro; par moments, on jurerait reconnaître la signature d'un Burt Bacharach ou d'un Ramsey Lewis. « Notre premier disque avait une ambiance des années 40 et nous sommes maintenant rendus aux années 60 et 70, dit la chanteuse. Thomas et moi sommes des enfants des années 70, qui ont quelque chose d'irrésistible. Il y a aussi beaucoup d'humour dans cet album – notamment dans la chanson folichonne *Où est ma tête?* – ce qui est étonnant parce qu'au départ, nous avions l'intention de faire quelque chose de moins humoristique et de plus sexy. »

China Forbes le reconnaît, elle est encore en train d'apprivoiser *Splendor in the Grass*. « C'est comme si je revenais à la maison et que quelqu'un avait changé le mobilier de place, dit-elle en riant. Faut s'habituer. Il se passe beaucoup de choses dans cet album, mais je ne suis pas encore certaine que ça fasse un tout. Quoique je l'ai écouté récemment dans un dîner où ça jouait en arrière-plan et ça semblait fonctionner. C'est souvent comme ça que la musique de Pink Martini est écoutée... »

EN UN MOT

Le quatrième album de ce collectif de Portland qui a le cœur à gauche et dont la musique élégante et sans frontières est chantée dans plusieurs langues.



Pink Martini
SPLENDOR IN THE GRASS
HEINZ RECORDS/ AUDIOGRAM/ SÉLECT
En magasin mardi

CONCOURS



La Presse vous offre la chance d'être parmi les 20 personnes qui obtiendront une paire de billets pour assister à la pièce ***Une maison face au nord*** de Jean-Rock Gaudreault, le mardi 10 novembre. De plus, les gagnants et leurs invités seront conviés à un cocktail en coulisses avec les comédiens!

À L'AFFICHE JUSQU'AU 5 DÉCEMBRE AU THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE
ACHAT DE BILLETS : 514 842-2112 1 866 842-2112

DUCEPPE LA PRESSE
duceppe.com
1939939A

Pour être valide, le coupon doit être dûment rempli et reçu avant le 2 novembre 2009 (date du tirage) à 9 h 30 à : **Concours « *Une maison face au nord* »** DUCEPPE, C.P. 1029, succ. Desjardins, Montréal (Québec) H5B 1C2. Un coupon par enveloppe. Les fac-similés ne sont pas acceptés à l'exception d'un coupon imprimé à partir de la version électronique de La Presse sur lapressesurmonordi.ca. Ce concours s'adresse aux résidants du Québec âgés de 18 ans et plus. Aucun achat requis. Règlements disponibles chez DUCEPPE. Valeur totale : 1 956 $.

COUPON DE PARTICIPATION

Nommez un(e) comédien(e) de la pièce .....
Nom ..... **Prénom** ..... **Âge**.....
Adresse ..... **app.** ....
Ville..... **C.P.** .....
Tél. rés. ..... **Tél. trav.** .....
Courriel .....
☐ **Oui, j'accepte de recevoir de la documentation de *DUCEPPE* et *La Presse*.**

DISQUES CLASSIQUES

Vincent d'Indy en Islande

CLAUDE GINGRAS

Vincent d'Indy – dont le nom a été donné à l'une de nos institutions d'enseignement musical – fut l'un des compositeurs importants de son époque. Né en 1851, mort en 1931, il étudia avec Franck puis enseigna à Roussel et à Honegger. Ses biographes le décrivent comme un homme d'extrême droite : très catholique, très discipliné, voire militariste. Autant de traits qui ont inévitablement marqué sa musique.

Les deux premiers disques viennent de paraître, groupant, à raison de trois par disque, six œuvres écrites sur une période de 30 ans, de 1878 à 1907, et toutes dirigées par Rumon Gamba, titulaire de cet orchestre depuis 2002.

Stylistiquement bien françaises mais marquées d'une grale vient d'être entreprise et, chose étonnante, non pas par un orchestre et une marque de France mais par l'Orchestre symphonique d'Islande et la maison britannique Chandos.

D'Indy est peu joué de nos jours, alors que les trois autres, Franck surtout, font partie du répertoire. Le disque, encore une fois, vient réparer ce que bien des commentateurs appellent, non sans raison, une injustice.

D'Indy est peu joué de nos jours, alors que les trois autres, Franck surtout, font partie du répertoire. Le disque, encore une fois, vient réparer ce que bien des commentateurs appellent, non sans raison, une injustice.

La seule œuvre de d'Indy à être jouée et enregistrée avec une certaine fréquence est la *Symphonie sur un chant montagnard français*, pour piano et orchestre (également appelée *Symphonie cévenole*). Quelques autres titres ont figuré aux catalogues, dirigés par Monteux, Dervaux, Plasson et Prêtre, mais aucune intégrale orchestrale d'Indy n'existait. Cette intéforte influence allemande, wagnérienne surtout, les œuvres ne sont pas jouées ici par ordre chronologique.

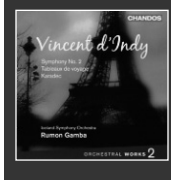
Le premier disque contient *Jour d'été à la montagne*, op. 61, délicieux triptyque de 30 minutes où les changements de couleur et de tempo décrivent trois «moments» d'une journée de plein air; *La Forêt enchantée*, op. 8, sauvage chevauchée inspirée d'une vieille légende germanique, avec 12 changements de tempo en 13 minutes; et *Souvenirs*, op. 62, œuvre plus personnelle mais moins intéressante et trop longue, inspirée au compositeur par la mort de sa femme.

Le deuxième disque s'ouvre sur la deuxième Symphonie, en si bémol majeur, op. 57, immense et originale construction cyclique en quatre mouvements, avec son impressionnant déploiement orchestral et ses échos de Franck, et totalisant 44 minutes. On entend ensuite *Tableaux de voyage*, op. 36, orchestration aux couleurs wagnériennes que le compositeur réalisa de six pièces d'abord écrites pour piano, et *Karadec*, op. 34, modeste musique de scène à caractère folklorique.

Des six œuvres, quatre au moins sont dignes d'intérêt. Toutes cependant bénéficient des mêmes qualités d'exécution et d'enregistrement. Précédemment entre les mains de Vladimir Ashkenazy, l'orchestre islandais est une formation de toute première grandeur, son chef actuel est un interprète pleinement engagé et la prise de son est très vivante.



★★★½
CLASSIQUE
VINCENT D'INDY
ORCHESTRE SYMPHONIQUE D'ISLANDE. DIR. RUMON GAMBA. CHANDOS CHAN 10464



CHANDOS CHAN 10514

TRIO MUSIQUE

MARIE-CHRISTINE BLAIS

HOMMES-ORCHESTRES ET FEMMES-YODLE

Prenez le répertoire de Tom Waits, ajoutez-y une centaine d'instruments inventés au fil de cinq ans de bidouillage et laissez quatre musiciens doués de Québec faire une étrange tambouille musicale avec ça: voici l'Orchestre d'Hommes-orchestres, que certains ont découvert cet été dans la rue, à Juste pour rire, mais qui se produit cette fois à l'Usine C, du 28 au 30 octobre et du 3 au 5 novembre. Déjà méchamment flyé, le quatuor sera en outre accompagné du duo New Cackle Sisters, qui fait dans le country yodle des années 40! On ne sait pas ce qui coule dans le fleuve à Québec, mais ça l'air d'être du bon stock.
Infos: www.admission.com



PHOTO FOURNIE PAR L' ORCHESTRE D'HOMMES-ORCHESTRES



PHOTO FOURNIE PAR EMIMUSIC

DIAM'S VOILÉE

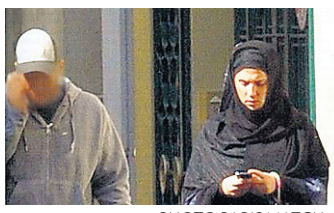


PHOTO PARIS MATCH

La controverse ne faiblit pas en France, où la rappeuse Diam's a été photographiée portant le voile, à la sortie de la mosquée de Gennevilliers, en compagnie de l'homme qu'elle vient d'épouser. Les photos publiées dans *Paris Match* sont évidemment commentées tant et plus, à trois semaines du lancement du quatrième album de Diam's, baptisé *S.O.S.*: cela va du «c'est un coup de pub» avancé par plusieurs, à «c'est une femme en souffrance» lancé par la secrétaire d'État française Fadela Amara, en passant par «c'est ses affaires, lâchez-là». Jusqu'ici, Diam's n'a émis aucun commentaire. Rappelons que la jeune chanteuse s'est produite deux fois à Montréal, en 2004 et en 2007.

QUATRE FOIS ÉMILIE

Les derniers dimanches d'octobre, novembre, janvier et février, l'étonnante Émilie Proulx sera «en résidence» au Verre-bouteille (2112, avenue du Mont-Royal Est) afin d'explorer la rencontre entre sa musique et celle d'invités: Salomé Leclerc et sa belle voix demain, à 20h; le très atmosphérique groupe Esker Mica le 29 novembre; l'iconoclaste Navet confit, un quatuor grunge et Frank Fuller le 31 janvier; enfin la musique folk de Geneviève Toupin, le 28 février. Et le dernier dimanche de décembre, alors? Eh bien, Émilie Proulx sera en spectacle à Paris, il faudra donc s'en passer...



PHOTO BENOIT LEVAC

SUR LES PLANCHES

THIEVERY CORPORATION, ce soir au Métropolis.
KARIM SAADA, ce soir à l'Espace Dell'Arte.
SALVATORE ADAMO, ce soir à l'Étoile.
AMANDA MARTINEZ, ce soir à l'Astral.
ERNO KALLA, demain à l'eXcentris.
MUM, lundi au National.
ORANGE ORANGE, mardi à l'Astral.

KEZIAH JONES, mardi au Savoy du Métropolis.
CHARLEBOIS EN CONCERT, mardi au vendredi à La Tulipe.
ANGEL FORREST, mercredi à l'Astral.
THE AUSTRALIAN PINK FLOYD SHOW, jeudi au Théâtre du Centre Bell.
ARLO GUTHRIE, jeudi au Théâtre Outremont.

JASON LANG, jeudi à l'Astral.
DIOUF, jeudi à l'eXcentris.
FEDERICO AUBELE, jeudi à La Sala Rossa.
JAY-Z, vendredi au Centre Bell.
AFRO CUBAN ALL STARS, vendredi à l'Astral.

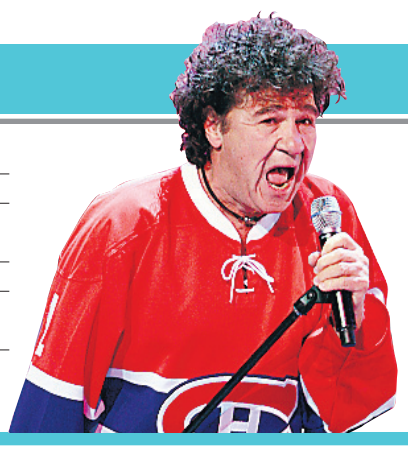


PHOTO FRANCOIS ROY, LA PRESSE
Robert Charlebois



ARTS ET SPECTACLES **MUSIQUE**

PORTRAIT JAY-Z

Le retour du « parrain » du rap

Le rappeur américain Jay-Z, le plus important acteur de la scène hip-hop américaine des 15 dernières années – n'en déplaise à son ami Kanye West –, donnera un concert assurément couru au Centre Bell, vendredi prochain, avec N.E.R.D., Wale et JCole en première partie. Rappel du parcours de ce poids lourd de la pop américaine.

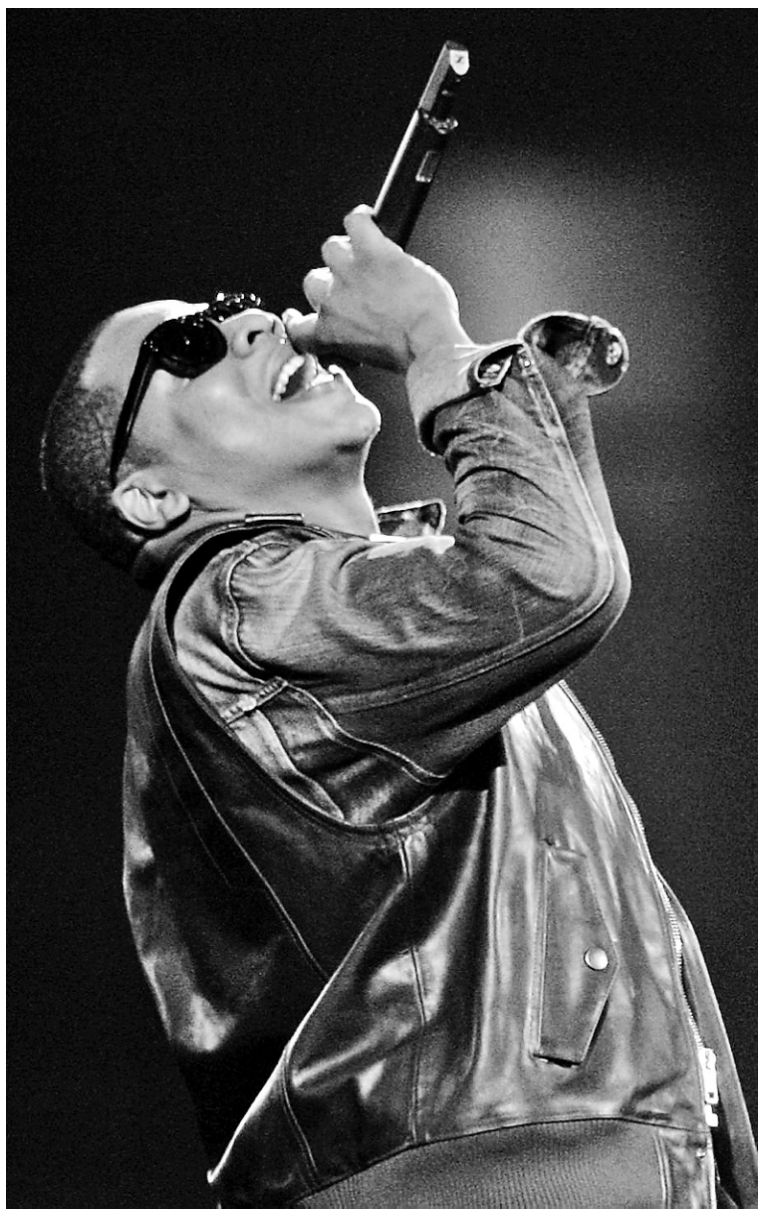


PHOTO GARY HERSHORN, ARCHIVES REUTERS

Selon MTV, Jay-Z serait le plus grand MC de l'histoire du hip-hop. Quoi qu'on en pense, difficile de contester le fait que Shawn Carter est sûrement le plus important rappeur américain de sa génération.

PHILIPPE RENAUD
COLLABORATION SPÉCIALE

Homme d'affaires dont la valeur est évaluée à près de 150 millions de dollars américains, producteur de disques, designer (la collection de vêtements Rocawear), copropriétaire d'une équipe de basketball (les Nets du New Jersey) et, surtout, fameux MC, Shawn Carter, dit Jay-Z, avait pourtant annoncé sa retraite et accroché son micro en 2004... seulement pour faire un retour, ultra-médiatisé, deux ans plus tard avec l'album *Kingdom Come*.

C'est que la scène hip-hop américaine ne saurait se passer de l'influent rappeur à la prosodie appuyée, au timbre de voix ambré qui sait être doux et autoritaire, qui a lancé il y a un mois son onzième disque en carrière, *The Blueprint 3*, l'un des albums les plus attendus de la saison. En cinq semaines, le disque s'est écoulé à près de 1,2 million d'exemplaires aux États-Unis – au Canada, *The Blueprint 3* s'accroche à la septième position des meilleurs ventes.

Selon MTV, Jay-Z serait le plus grand MC de l'histoire du hip-hop. Quoi qu'on en pense, difficile de contester le fait que Carter est sûrement le plus important rappeur américain de sa génération. De ses débuts au milieu des années 90, alors qu'il fonde sa propre maison de disques indépendante (Roc-A-Fella), jusqu'à ce premier single du nouvel album *D.O.A.* (*Death of Autotune*, un réquisitoire pro-authenticité), l'homme a réussi à apposer son empreinte au genre. À preuve: trois grandes stars de la pop, Kanye West, The Neptunes et Rihanna, lui doivent leurs carrières.

Sa notoriété atteint un sommet avec la sortie de l'album *The Blueprint* en 2001, sans doute l'un des meilleurs albums rap de la décennie.

De *Dead Presidents* à *Empire State of Mind*

L'histoire du jeune Carter est classique. Originaire d'un quartier modeste de Brooklyn, il grandit sans présence paternelle. Fait ses crocs sur les *mixtapes*, dans les soirées, puis fonde, à 26 ans, Roc-A-Fella, pour lancer son premier disque, *Reasonable Doubt*, dont est tiré l'un de ses premiers succès, *Dead Presidents*.

Les 13 années suivantes seront celles d'une fulgurante ascension, d'abord dans la chaîne alimentaire du milieu hip-hop, ensuite dans le star-système américain. Flairant le talent, Def Jam signe un contrat avec le jeune loup et lance *In My Lifetime, vol.1*, album négligeable si on le compare à son successeur, *Vol.2 ... Hard Knock Life* (1998), l'album qui l'a rendu riche et puissant. Échantillonnant le thème de la comédie musicale *Annie*, Jay-Z compose *Hard Knock Life (Ghetto Anthem)* et obtient un succès commercial et international fracassant.

Sa notoriété atteint un sommet avec la sortie de l'album *The Blueprint* original en 2001, sans doute l'un des meilleurs albums rap de la décennie. Ses ennemis commencent à se faire entendre, à commencer par un autre illustre new-yorkais, Nas, avec qui il échange des insultes par chansons interposées. Leur rivalité marquera la scène au courant des années 90 (sur le disque *The Black Album,* notamment, un autre de ses classiques). Or, Jay-Z a accompli un sacré coup de pub en mettant un terme à ces bisbilles en 2005, lorsqu'il invite Nas sur scène, lors d'un concert spécial pour enterrer la hache de guerre.

À presque 40 ans aujourd'hui, Jay-Z est considéré comme un parrain du rap américain. Une pop star intouchable, qui s'illustre par ses œuvres humanitaires (il s'est impliqué lors de la catastrophe de l'ouragan *Katrina*, dénonçant l'administration Bush), que le président Obama aurait même cité, gestuellement, en faisant le geste d'enlever de la poussière de son épaule (comme dans la chanson *Dirt off Your Shoulder*, du *Black Album*) lors d'un discours prononcé durant sa course à l'investiture démocrate.

Son répertoire s'écoute comme une succession de succès ayant marqué le rap des années 90 et 2000 –le plus récent étant *Empire State of Mind,* un duo avec Alicia Keys–, lesquels seront pour la plupart au menu du concert au Centre Bell.

Jay-Z, au Centre Bell, le 30 octobre, 20 h. Avec N.E.R.D., Wale et JCole en première partie.

EN UN MOT

Jay-Z, un rappeur new-yorkais qui a écrit l'histoire récente du hip-hop.

Billets en vente maintenant!
À l'affiche CETTE SEMAINE à la nouvelle salle du Quartier des spectacles
l'Astral
Commandité par Astral Media
AFRO-CUBAN ALL STARS
Du jazz latin afro-cubain à son meilleur
Vendredi 30 octobre • 20 h
LES MERCREDIS BLUES
ANGEL FORREST
LE BLUES DE L'ANGE
Mercredi 28 octobre • 20 h
JASON LANG
3 Félix et 1 nomination aux Juno
Jeudi 29 octobre • 20 h
TD Canada Trust JAZZ À L'ANNÉE
FESTIVAL INTERNATIONAL JAZZ DE MONTRÉAL
BILLETTERIE L'ASTRAL
(MAISON DU FESTIVAL RIO TINTO ALCAN)
305, rue Sainte-Catherine Ouest
514 908-9090 – ticketpro.ca
2008261A

DAMIEN ROBITAILLE
Homme Autonome
au CLUB SODA
mercredi 18 novembre à 20h
★★★★ Marie-Christine Blais, *La Presse*
« […] j'aime, j'aime, j'aime! Très année soixante, avec qualité! » Alain Brunet, *Desautels*
« […] décidément irrésistible […] » Sylvain Cormier, *Le Devoir*
« J'adore Damien Robitaille, j'adore son nouveau disque! » Rebecca Makonnen, *C'est bien meilleur le matin*
« C'est vraiment un excellent disque! Il est incroyable! » Franco Nuovo, *Six dans la cité*
Album en magasins
Club Soda Billetterie : www.clubsoda.ca 514-286-1010
Toutes les dates de tournée au www.damienrobitaille.com
Photo : John Londono
1986697A

TOUS LES SCÉNARIOS...
CINÉMA
Tous les samedis dans LA PRESSE

FESTIVAL SÉFARAD DE MONTRÉAL 2009
GAD ELMALEH
3 novembre 2009 - 20h00
Théâtre St-Denis - 1594 rue St-Denis - Billetterie 514-790-1111 / 514-733-4998 www.sefarad.ca
FESTIVAL SEFARAD de Montréal
LA PRESSE cyberpresse.ca
Gouvernement du Canada
Montréal
Québec
Fondation du Grand Montréal
UNE PRODUCTION CSUQ
20 ans ensemble
1995361A
2002322

JASON LANG

Jason et la chanson d'or

C'est le musicien qu'Isabelle Boulay, les sœurs McGarrigle, Richard Séguin, France D'Amour, Roch Voisine… se sont arraché pour leurs spectacles. C'est le père d'un garçon qui rêve de football et d'une fille trisomique pour qui il monte des spectacles-bénéfices. Mais Jason Lang, c'est aussi un des auteurs-compositeurs-interprètes les plus doués – et des plus méconnus – de l'heure au Québec.



PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE

En plus du spectacle de jeudi à l'Astral, Jason Lang sera du spectacle-bénéfice pour l'Association de parents d'enfant trisomique de Lanaudière, lundi, au théâtre Hector-Charland, à L'Assomption.

MARIE-CHRISTINE BLAIS

En spectacle à l'Astral, jeudi prochain, Jason Lang sera entouré d'amis musiciens particulièrement solides: c'est en effet le dernier spectacle de sa tournée et il est ravi que l'excellente Julie Lamontagne (claviers), Philippe Godin (basse) et Mathieu Bergeron (batterie) se joignent à lui – ainsi que Manu Lang, 11 ans, 5'4'', 130 livres, amateur de football et fils du chanteur: «En fait, l'instrument que préfère Manu, c'est la guitare, explique Jason Lang avec un grand sourire. Mais il a accepté exceptionnellement de jouer du glockenspiel pour nous!»

Ce qui frappe chaque fois que je croise Jason Lang – et ça fait longtemps que je le croise, depuis l'époque où il était guitariste pour le groupe montréalais Monkey Walk et la formation Rockabayou, dans les années 90 – c'est l'étonnante lumière qui se dégage de ce géant blond de 6'2'', qui parle français avec le plus joli accent anglophone qui soit. Disons que Jason ne l'a pas toujours eu facile, entre deux parents artistes qui avaient des problèmes d'alcoolisme et de dépression.

Virage

À 18 ans, le jeune très bon guitariste est retenu par les sœurs McGarrigle pour leur tournée, et sa vie va prendre un virage. Il devient un musicien accompagnateur très prisé, et multiplie les spectacles, les enregistrements, capable de jouer d'une foule d'instruments et de faire des chœurs, de réaliser des albums, etc. Et puis, il devient à son tour père, d'abord de Manu, puis de Meaghan, 9 ans, qui est trisomique. Un 31 décembre 1999, Jason et sa femme ont appris avant même sa naissance que Meaghan souffrait de ce syndrome. Ils avaient le choix. Ils ont décidé de la mettre au monde: «Et je ne peux pas tout simplement pas imaginer ce que serait ma vie sans Meaghan», dit sereinement Jason, qui, en plus du spectacle de jeudi à Montréal, sera du spectacle-bénéfice pour l'Association de parents d'enfant trisomique de Lanaudière, lundi, au théâtre Hector-Charland, à L'Assomption, avec Martin Deschamps, Richard Séguin, Sens et Luce Dufault, entre autres.

Mettons au point une chose: en entrevue, Jason Lang ne s'étend pas sur le sujet et ne cherche pas à attendrir qui que ce soit. C'est la journaliste ici qui insiste sur la chose. Parce que tout cela explique notamment la qualité d'écriture et la façon particulière d'enregistrer de Jason Lang, sa manière de ne pas tourner le dos à la douleur ou à la difficulté pour en faire plutôt quelque chose de beau et d'utile. Comme des chansons, par exemple, *Ding Dang Dong*, un des plus beaux textes sur notre connexion à l'univers, ou *That's Not Where I Come From*, sans doute la chanson la plus magnifiquement terrible sur l'inceste qu'il m'ait été donné d'entendre.

Son premier album, *Beautiful Disguise*, Jason Lang l'a enregistré tout seul, dans son sous-sol ou avec son portable, au cours de la tournée européenne avec Roch Voisine en 2007-2008! Il a presque tout fait: les instruments, la réalisation, les photos de la pochette, le clip, la musique, les textes (sauf trois chouettes reprises: *Roxanne* de The Police, *With A Little Help From My Friends* des Beatles et *I Want You Back* des Jackson Five, toutes les trois… au ukulélé!). Pensez John Hiatt, pensez Kelly Joe Phelps, pensez folk et blues et rock acoustique, et vous avez l'album de Lang.

«J'avais 37 ans et je me suis dit que si je ne faisais pas ce disque solo là, maintenant, je ne le ferais jamais, conclut-il. Je suis devenu musicien accompagnateur par accident, mais j'ai toujours voulu être «front». Alors, j'ai décidé de cesser d'être un musicien pour les autres, et je le suis devenu pour moi.» À une exception près: «Quand ma mère me le demande, je vais jouer avec elle.» Et Penny Lang demande toujours à son beau Jason de l'accompagner, comme il l'a fait, toute sa vie, avec amour, contre vents et marées.

Jason Lang, en spectacle à l'Astral, le 29 octobre, 20 h.

EN UN MOT

Jason Lang est le fils de la grande chanteuse folk québécoise Penny Lang et du guitariste culte qu'était Dave Van Ronk (qui a enseigné la guitare à Bob Dylan).



CYBERPRESSE.CA

CRITIQUE

Lisez la critique, signée Philippe Renaud, de *Drôle d'animal*, le nouveau spectacle donné par le groupe Caïman Fu, jeudi soir, à l'Espace Dell'arte sur **cyberpresse.ca/arts**

LES PARLEMENTERIES

LE COMIQUE ET SON DOUBLE

COMME LES VÉRITABLES MINISTRES DISPOSENT DE RÉDACTEURS DE DISCOURS, LES HUMORISTES QUI S'AFFRONTERONT À L'OCCASION DES 5ES *PARLEMENTERIES* S'APPUIENT SUR UNE PETIT BATAILLON D'AUTEURS. LEUR RÔLE ? AIDER LES COMIQUES À ÊTRE PLUS DRÔLES ENCORE. COUP D'ŒIL SUR LA RELATION INTIME ENTRE UN HUMORISTE ET SON AUTEUR.



MARIE-CLAUDE GIRARD

Quand le président de la Chambre des communes, Stéphane Rousseau, ouvrira les débats des 5es *Parlementeries*, le 10 novembre au Théâtre Saint-Denis, et que la dizaine de drôles de politiciens s'échangeront des propos vifs ou acrimonieux, il y a une chose que le public risque de ne pas soupçonner : l'immense travail d'écriture qu'une telle aventure nécessite. Aujourd'hui, derrière chaque grand comique se cache a) un autre comique b) un scribe, c) un complice, d) un thérapeute ou e) toutes ces réponses. Qui est le plus comique ? L'humoriste ou celui qui l'aide à mettre des mots dans sa bouche ? Nous avons rencontré trois drôles et leurs doubles, à quelques semaines des premières répétitions.



Pierre Brassard et son auteur René Brisebois. PHOTO ROBERT MAILLOUX, LA PRESSE

Nourrir la bête de scène

PIERRE BRASSARD ET RENÉ BRISEBOIS

« On est là pour nourrir la bête de cirque, explique l'auteur René Brisebois. On est dans l'arène et on lui lance du manger. Et la bête recrache ça sur scène ! »

Dans le duo, la bête de scène, c'est bien Pierre Brassard. « Le rêve, c'est de trouver quelqu'un qui peut rentrer dans ma tête », explique-t-il. Quelqu'un qui saura écrire pour lui expressément, en fonction de ce qu'il a d'unique.

L'ex-Bleu poudre a toujours eu recours à des scripteurs pour l'alimenter. Certains l'ont même fait paraître plus intelligent, dit-il, comme un auteur très cultivé qui travaillait sur *Sans limite*.

Pierre Brassard et René Brisebois se sont connus au cégep, alors qu'ils étudiaient en communication à Jonquière. Ils se sont retrouvés il y a quelques années dans *En attendant Ben Laden*. Depuis, ils travaillent régulièrement ensemble pour *Caméra Café* mais aussi sur *3600 secondes d'extase*. René Brisebois, de son côté, travaille sur d'autres projets (Alex Perron, *Les Boys*).

« Il me fait beaucoup rire. Il a un imaginaire unique, il ne ressemble à rien d'autre », dit René Brisebois.

« C'est parce que tu es bon public, rétorque Pierre Brassard. J'ai l'impression d'abuser de toi ! »

La victime est manifestement consentante, mais se défend d'être bon public : « Ce n'est pas tout le monde qui *deale* avec notre humour. On fait du "jazz" d'humoristes... » Pour sa part, il ne rêve pas de monter sur scène dire ses propres gags. « Jamais je ne ferais ça, ça ne m'intéresse pas. C'est un autre métier.... »

Au début de leur collaboration, René Brisebois reconnaît qu'il n'a pas « tout de suite décodé » le personnage, l'autodérision, le cynisme « faussement intellectuel » de Pierre Brassard. « Au point où on est rendu, on se connaît assez qu'on n'a plus autant besoin de se voir. On se devine un peu plus », note René Brisebois. Ils travaillent surtout à distance, à l'aide du logiciel vidéo Skype.

Lorsqu'ils sont allés voir Fabrice Luchini, ils n'ont pas eu à s'expliquer pourquoi ils ont adoré. « C'est comme voir notre père... »

Le jour de la conférence de presse annonçant sa participation aux *Parlementeries* comme chef du parti Orange, Pierre Brassard a reçu une invitation officielle de Jack Layton, chef du NPD, dans laquelle il lui proposait de venir passer une journée avec lui au Parlement pour « bien se préparer ». Il ne sait pas encore s'il pourra donner suite à l'invitation.

Les Parlementeries, c'est une sorte de jeu, 10 petites pièces de théâtre avec un cadre et des règles. Chaque humoriste ne pourra y faire que son personnage. Mais il y aura un peu de la folie de Pierre Brassard dans le chef des députés orange, assure René Brisebois.



Martin Matte et son auteur François Avard.

PHOTO ROBERT MAILLOUX, LA PRESSE

Gros ego et alter ego

MARTIN MATTE ET FRANÇOIS AVARD

L'humoriste et l'auteur forment un vieux couple. Ils partagent une même idéologie, se scandalisent des mêmes choses et travaillent ensemble depuis 15 ans, depuis que François Avard a enseigné à Martin Matte à l'École nationale de l'humour.

Un vieux couple qui s'aime d'amour?

« J'aime sa manière de faire de l'humour. Quand je le vois en spectacle, il me fait encore rire », explique François Avard. « Par contre, la première fois qu'on a pris notre bain ensemble, c'est sûr qu'on a été gênés... », blague Martin Matte, qui incarnera le chef de l'opposition et du parti Rouge aux *Parlementeries*.

« Lorsqu'il m'envoie ses textes, je connais tellement sa manière de faire, de penser, cela devient naturel de continuer d'écrire dans cet élan-là », souligne François Avard. L'écriture s'adapte au ton, à sa manière physique de raconter une histoire. Le même texte dit par un autre n'aurait pas le même impact.

Le rôle du collaborateur et complice, c'est aussi de continuer à pousser l'humoriste vers l'audace, croit François Avard. « Moi, je suis dans l'ombre, alors je m'en fous. Ce n'est pas à moi qu'on crie des noms! »

Pour y arriver, faut-t-il laisser son ego de côté? « Oui, mais c'est correct. Les humoristes sont excellents parce qu'ils ont un énorme ego », avance l'auteur des *Bougon*. « Les gens avec qui je travaille sont des naturels. Ce sont tous des auteurs à la base. Ils ont un style à eux. Mon rôle, c'est de jouer le caméléon et leur proposer du matériel qui va dans le sens de ce qu'ils font. Ce ne sont pas des interprètes. »

Monter sur scène? Il ne croit pas avoir le talent de le faire ni la patience de refaire le même spectacle 200 ou 300 fois, comme Martin Matte.

« Ce n'est pas gênant aujourd'hui pour un humoriste professionnel d'avoir un collaborateur avec qui partager ses angoisses, ses questionnements et même les choix qu'il fait, ajoute François Avard. Dans le temps d'Yvon (Deschamps), la compétition n'était pas la même. Martin serait très bon tout seul. Je bouche les trous qui restent. »

Aujourd'hui, les humoristes sont extrêmement sollicités pour faire des chroniques, animer des émissions, présenter des galas. Cela fait beaucoup de matériel à écrire. De plus, le public est beaucoup plus exigeant. « Les gens qui viennent s'asseoir pour un spectacle d'humour de deux heures s'attendent à beaucoup. Ils ont déjà écouté beaucoup de spectacles et d'émissions d'humour », constate Martin Matte.

Quand il travaille sur un spectacle solo, l'humoriste s'isole et écrit seul. Mais François Avard est pratiquement le seul à qui il montre ses textes. Celui-ci lui propose des idées en retour. Pour les galas, ils écrivent chacun de leur côté et mettent le tout en commun. Pour *Les Parlementeries*, ils font un peu la même chose, à la différence que Martin Matte a pu tester quelques blagues lors de ses spectacles.

Martin Matte se dit en désaccord « avec à peu près tous les projets de loi » du gouvernement Harper. Et François Avard a scénarisé le clip *Culture en péril*, en opposition aux coupes en culture. Leurs opinions politiques transparaîtront-elles dans le spectacle? Là-dessus, leurs avis divergent. Chose certaine, tous les partis y goûteront.



L' auteur Simon Cohen et Laurent Paquin.

PHOTO ROBERT MAILLOUX,LA PRESSE

LES PARLEMENTERIES EN BREF

L'équipe de rédacteurs des *Parlementeries*: Paco Lebel, Simon Cohen, René Brisebois, François Avard, Jean-Pierre Plante et Jean-Christian Thibodeau. Ils assistent Patrick Huard (chef du parti Bleu, au pouvoir), Martin Matte, chef du parti Rouge, opposition officielle, Laurent Paquin, chef du parti Blanc (indépendantiste), Pierre Brassard, chef du parti Orange, Lise Dion, ministre du Patrimoine et de la Culture, Serge Grenier, ministre des Affaires étrangères et Rémy Girard, ministre de l'Environnement. Stéphane Rousseau (président de la Chambre des communes), Yves P. Pelletier (député blanc) et Mike Ward (député rouge) écrivent seuls leurs textes. Pour alimenter le travail des petites équipes d'écriture, une recherchiste a amassé de l'information sur l'actualité politique fédérale des dernières années. Et pour coordonner le tout, on compte sur le metteur en scène Guy Lévesque et le chef scénariste Jean-Pierre Plante, qui a participé à toutes les *Parlementeries*. Celui-ci compte porter une attention particulière à l'interactivité entre les personnages, histoire d'éviter la succession de monologues qui caractérise souvent les travaux parlementaires.

***Les Parlementeries*, au 10 au 15 novembre au Théâtre Saint-Denis**

Beau boulot pour comique cassé

SIMON COHEN ET LAURENT PAQUIN

Un auteur, c'est un type qui te dit; « Ça, c'est drôle, c'est très, très drôle » d'un ton très sérieux, explique Laurent Paquin. On voudrait lui dire de rire un peu, aussi!

Celui qui incarnera le chef du parti Blanc (indépendantiste) dans *Les Parlementeries* sait de quoi il parle. Il a lui-même travaillé aux spectacles d'autres humoristes, notamment à ceux de Maxim Martin et d'Anthony Kavanagh.

Maintenant, c'est au tour du *morning man* de CKOI de faire appel à un auteur. Pour *Les Parlementeries*, il a demandé l'aide de Simon Cohen, un jeune diplômé de l'École nationale de l'humour qui y donne déjà un cours de chef scénariste. Laurent et Simon travaillent ensemble depuis deux ans sur des galas. Et l'expérience est concluante.

« Je ne vois pas de raison de me priver de l'intelligence de quelqu'un d'autre. J'aime aussi travailler avec des auteurs qui ne voient pas les choses de la même façon que moi », note Laurent Paquin. « Et il m'a engagé parce que je le détestais. Il a entendu dire que je parlais dans son dos! » enchaîne aussitôt Simon Cohen.

Écrire pour d'autres permet parfois d'aborder des sujets qu'on ne pourrait traiter soi-même. C'est aussi une façon de garder la créativité en éveil. « Plus tu écris, plus tu trouves de bons gags », souligne Simon Cohen, qui a été chef scénariste pour le nouveau spectacle de Jean-Michel Anctil et *La minute blonde,* tout en donnant lui-même des spectacles de comique dans les bars.

Mais surtout, le métier d'auteur permet à des humoristes de joindre les deux bouts, surtout en début de carrière. « J'ai commencé comme humoriste, mais j'étais pauvre comme la gale », admet Laurent Paquin. Et Simon précise « qu'il était déjà cassé avant d'entrer à l'école » de l'humour. « J'aimais mieux être pauvre en faisant ce que j'aime! »

Les humoristes-auteurs n'ont-ils pas tendance à garder les meilleurs gags pour eux? « On est très compétitifs et quand on écrit un gag pour un autre, on veut qu'il marche », croit Laurent Paquin. D'ailleurs, il lui est déjà arrivé de reprendre pour son propre spectacle des blagues rejetées par d'autres.

Un terreau fertile, la politique fédérale? « On a un super gouvernement fédéral qui donne un bon potentiel de gags. Déjà, on a un ministre des Sciences qui ne croit pas à la théorie de l'évolution! » résume Laurent Paquin.

Mais il ne faut pas s'attendre à voir des parodies de véritables politiciens dans *Les Parlementeries*. On risque de s'en prendre beaucoup plus à leurs idées.

ARTS ET SPECTACLES MUSIQUE

LÉZARDS ET SPECTACLES

JEAN-CHISTOPHE LAURENCE

ROSSINI BRÉNÉLUS, DE RÉVÉLATION MIZIK

FOUS DU SEIGNEUR

Ils croient en Dieu, au mariage et aux miracles. Leurs paroles d'Évangile n'ont d'égales que leur sens du rythme. Et ils mènent une croisade sans merci contre le vaudou. Véritables Backstreet Boys du « konpa évangélique », les membres du groupe haïtien Révélation Mizik sont de passage à Montréal pour vous montrer la voie. Suivrez-vous ?



LA PRESSE _ Vous faites ce qu'on appelle du « konpa de Dieu ». C'est quoi exactement ?

ROSSINI BRÉNÉLUS _ C'est du gospel à la sauce haïtienne. Notre message s'adresse aux jeunes. Nous voulons leur apprendre l'existence de Dieu sur des rythmes qu'ils aiment et qu'ils connaissent. Vous savez, nous avons longtemps prié Dieu de façon très statique. C'était l'ennui total et les jeunes n'écoutaient pas. J'ai formé Révélation Mizik pour transformer tout cela en divertissement. Quand on joue, on met le feu. On chante, on bouge, on saute partout. On devient fous pour Dieu. C'est moins ennuyant.

LP _ Et vos chansons parlent de quoi ?

RB _ Du péché. Du jugement. Du pardon. De l'amour de Dieu.

LP_ Aucune chanson sur les femmes ? Dur à croire pour des jeunes hommes dans la vingtaine !

RB _ Quand ça nous arrive, c'est qu'on parle de mariage… C'est un choix que nous avons fait. On le fait pour Dieu. Parce qu'il n'y a rien de mieux que Dieu. Il y a longtemps, je voulais chanter pour les femmes. Mais il est arrivé quelque chose dans ma vie qui a changé ma vocation.

LP _ C'est-à-dire ?

RB - Un gros accident de voiture. En 2002, j'ai passé deux jours dans le coma. Je ne reconnaissais plus personne. J'allais mourir. Tout le monde pensait que j'allais mourir. Puis cet homme est entré dans ma chambre. Il s'est assis à côté de mon lit et il m'a dit : « Ton heure n'est pas encore venue. » J'ai guéri subitement. Je ne sais toujours pas si c'était un rêve. Mais ce fut ma révélation.

LP _ Comment pouvez-vous chanter Dieu sur une musique aussi physique que le konpa ? Est-ce compatible ?

RB _ Le konpa est une musique joyeuse. Et c'est justement pour ça que nous avons choisi cette musique. C'est une façon de rejoindre plus d'Haïtiens. Parce qu'ils aiment et s'identifient à cette musique.

LP _ Pourtant, l'Église évangélique a longtemps critiqué le konpa. Qu'est-ce qui a changé ?

RB _ Le message. Avant, le konpa était utilisé pour dire de mauvaises choses. On parlait de femmes, d'hommes, de politique… Nous avons amené un autre discours. On ne nous a pas acceptés dès le début. On nous trouvait trop bruyants. Mais maintenant, les gens en redemandent.

LP _ Pour finir, que pensez-vous du vaudou ? C'est une autre expression de la spiritualité haïtienne…

RB _ Nous le combattons. Le vaudou appartient au Diable. À Satan. Il tue des gens. Mais nous faisons de notre mieux et nous prions beaucoup pour ramener les adeptes du vaudou vers le christianisme. Chaque année, nous en récupérons une vingtaine. Chaque fois que cela arrive, je me dis que nous sommes bénis…

RÉVÉLATION MIZIK se produit aujourd'hui et demain au Grand Festival évangélique de Montréal. Complexe Cristina (6566, rue Jarry Est). Billets : 25 $ à la porte. Informations : www.polytonic.ca

DISQUES VINYLES / RIP-V à Saint-Lambert

Jusqu'à 5000 disques par semaine

RIP-V, jeune entreprise de Saint-Lambert, est devenue depuis le printemps dernier l'unique fabricante de disques vinyles au pays. Anachronisme ? Le carnet de commandes de Philippe Dubuc, copropriétaire, président et unique ouvrier (pour l'instant !) de l'entreprise ne cesse de croître.



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Philippe Dubuc dans l'atelier de RIP-V, à Saint-Lambert.

PHILIPPE RENAUD
COLLABORATION SPÉCIALE

« Pour l'instant, je fonctionne à six presses, cinq jours sur sept. Je fabrique jusqu'à 5000 disques par semaine, mais je pourrais facilement monter à 20 000 » si ses sept presses additionnelles étaient mises en fonction, raconte Dubuc, jeune quarantaine, qui reprend aujourd'hui un art qu'on disait perdu : la fabrication d'un support musical qui n'aurait jamais dû survivre à la révolution numérique.

Ironiquement, le bon vieux vinyle semble aujourd'hui mieux outillé que le CD pour passer à travers de la crise du disque.

« Ce qui est paradoxal dans le retour du vinyle, c'est qu'il ait été poussé par la musique numérique, dit l'entrepreneur. C'est sûr qu'une table tournante ne remplacera jamais un iPod, mais je crois que les deux sont compatibles. Le vinyle offre une belle pochette – les artistes ne pensent pas à une pochette pour qu'elle soit affichée, un pouce sur un pouce, sur l'écran de ton iPod. Le retour du vinyle, à mon avis, est désiré autant par les artistes que par les mélomanes. » D'autant plus, ajoute Philippe Dubuc, que la norme aujourd'hui est de vendre un disque vinyle avec un code pour télécharger légalement l'album, comme le fait For Those About to Love…

Si on en croit les médias qui, l'année dernière, ont vite tiré des conclusions de statistiques de ventes d'albums fournies par la RIAA, le vinyle serait en train d'effectuer un fulgurant retour. La réalité est un peu plus modeste : malgré tous les efforts investis par les majors en Amérique du Nord, le vinyle n'est tout simplement jamais disparu, recherché par un type, fervent mais minoritaire, de mélomanes.

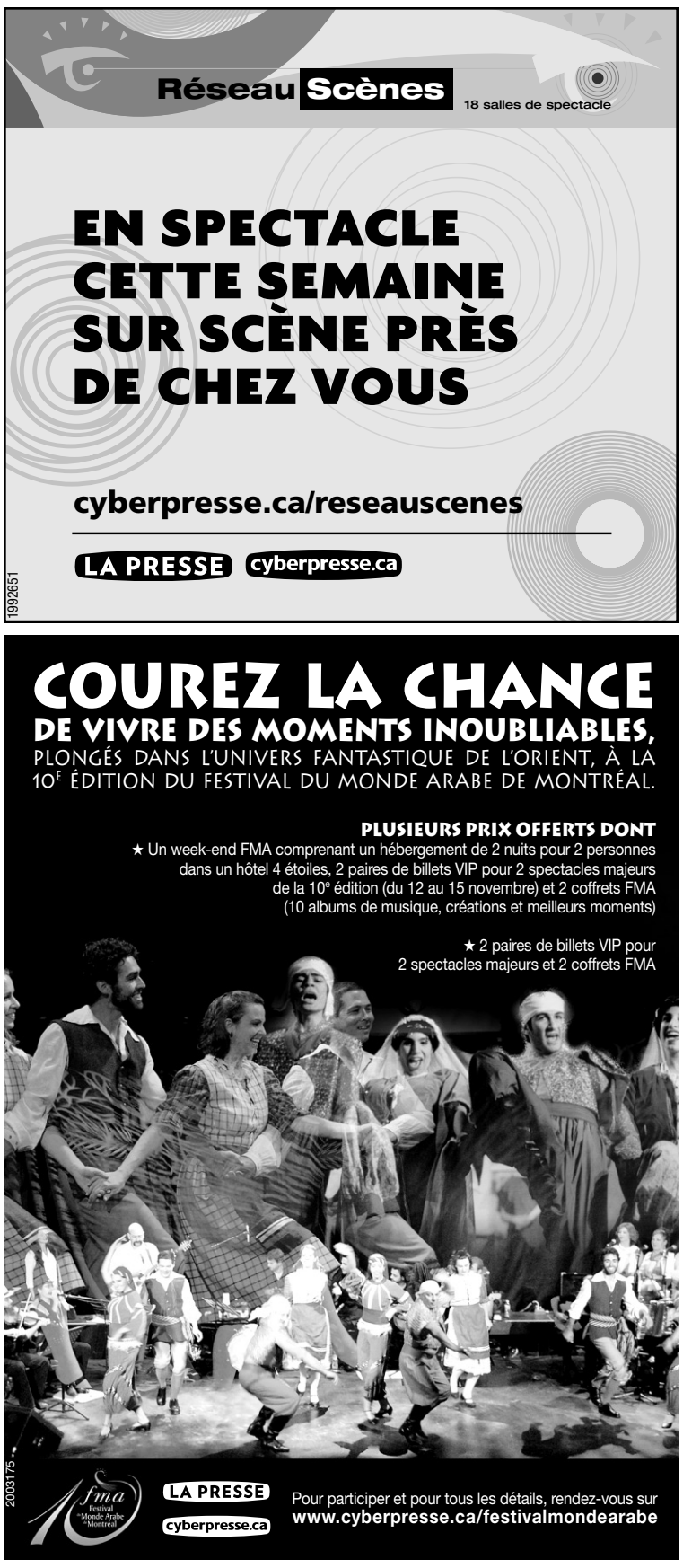
« Mais c'est quand même vrai qu'il y a aujourd'hui davantage de vinyles sur le marché », assure Dubuc. La croissance de son entreprise en témoigne : « La semaine dernière, j'ai fabriqué 3000 exemplaires d'un coffret *collector* du groupe Rancid, pour le label Epitaph, en plus de quelques autres petites commandes ».

Au cours des derniers mois, même les artistes d'ici ont redécouvert les vertus du 12 pouces : Plaza Musique a lancé un EP en laque noire, Orange Orange a sorti son premier album sur un élégant vinyle coloré (accompagné du CD), au lancement de We Are Wolves, les fans pouvaient acheter un exemplaire vinyle d'*Invisible Violence* mettant en valeur sa superbe pochette, pour ne nommer qu'eux. Contrairement à ceux-ci, For Those About to Love… est le seul à avoir fait presser ses albums chez RIP-V. « Ma croissance se fait par bouche-à-oreille », dit Dubuc, dont l'entreprise est la copropriété du distributeur indépendant FAB, lequel a investi pour le rachat de 14 vieilles presses à vinyles, dénichées au New Jersey.

Son entreprise coordonne toutes les étapes de production d'un disque vinyle. La laque, le disque qui servira à confectionner le moule, est découpée chez Chicago Mastering, qui l'achemine ensuite à Mastercraft Metal Finishing, qui fabrique le moule du disque permettant à RIP-V de presser les albums. La matière plastique est achetée des États-Unis, après avoir été importée de Thaïlande auprès de la plus importante fabrique de vinyle à disques. Les pochettes, elles, sont fabriquées à Montréal – la plus importante entreprise d'impression de pochettes de vinyles en Amérique du Nord.

Puisqu'on y est, tranchons donc la question : vos vinyles ont-ils un meilleur son que les CD, monsieur Dubuc ? « Évidemment, ça dépend du système de son dont on dispose, répond-il. Mais il y a certainement une différence entre le CD et le vinyle, surtout si le disque est pressé en 180 grammes, comme il m'arrive d'en faire. Sur vinyle, t'entends des fréquences qui n'existent pas en CD… »





ARTS ET SPECTACLES



PHOTO FOURNIE PAR CAPITOL

Beau Dommage en 1975.

Biographie de Beau Dommage

Tellement on les aimait...

Groupe mythique dont on fredonne toujours les chansons – *La complainte du phoque en Alaska*, ça vous dit quelque chose ? – la formation québécoise Beau Dommage fête ses 35 ans d'existence cette année. Après l'intégrale en 5 CD et 2 DVD (*L'album de famille*, lancé en mars dernier), voici la biographie : *Tellement on s'aimait*, rédigée par l'historien Robert Thérien, avec rigueur et vivacité. Cré-moé, cré-moé pas, on s'ennuie pas pantoute en la lisant...

MARIE-CHRISTINE BLAIS

Vous saviez, vous, que Gilles Latulippe a failli être le premier interprète de la belle chanson *Montréal* de Beau Dommage ? Que le groupe a fait une méga-tournée avec Julien Clerc en France ? Que le tout premier disque de la célèbre formation – avant qu'elle ne porte son tout aussi célèbre nom – était un album de la musique de l'émission pour enfants *Les Chiboukis* ?

Tout cela et bien, bien d'autres choses, on les apprend dans *Beau Dommage — Tellement on s'aimait*, biographie du groupe rédigée par l'historien en musique Robert Thérien, en magasin mardi. Pour vous situer, Robert Thérien, c'est celui que tous les journalistes interviewent quand ils ont à faire un reportage sur un phénomène ou une tendance de la musique québécoise, que toutes les compagnies de disques engagent pour rédiger leurs livrets au moment de la sortie de compilations, et c'est l'auteur d'un *Dictionnaire de la musique populaire au Québec* qui fait encore autorité, 17 ans après sa publication !

Bref, pour ce qui est de la rigueur, on n'a pas de crainte : que ce soit la date de tel spectacle ou le nombre d'exemplaires vendus, tout a été vérifié autant que faire se peut. Et pour ce qui est de la plume de Thérien, pas de problème non plus : il profite de cette intéressante biographie pour nous inviter à écouter tel disque, s'indigner quand un vinyle digne d'être numérisé ne l'a pas encore été, expliquer l'importance de tel ou tel fait dans l'évolution du groupe et de la musique québécoise. « J'ai rédigé le texte comme s'il s'agissait de celui d'une conférence que j'allais donner, et comme je suis le genre de gars à parler avec ses mains… » explique-t-il à propos de son style « parlé », appliqué à l'histoire du fameux groupe.

Car quel groupe ! Unique en son genre au Québec, et pas seulement en raison de son influence sur la musique d'ici. Beau Dommage, dès ses débuts et encore jusqu'à ce jour, fonctionne comme une coopérative : les chansons doivent être écrites expressément pour la formation et être acceptées à l'unanimité (après force remaniements et argumentations), les arrangements sont décidés par le groupe, et les profits sont partagés à parts égales entre les membres : « Ils ont décidé dès le départ de ne pas traiter Beau Dommage en "business", fait remarquer le biographe. C'est en s'astreignant à respecter des règles quasi monastiques qu'ils ont créé une véritable signature.

« J'ai dressé une chronologie des événements avant de rencontrer qui que ce soit, explique-t-il, et ensuite seulement, j'ai parlé avec les membres de Beau Dommage et leurs proches, mais toujours individuellement : je me méfie de la dynamique de groupe ! Ça m'a permis de confirmer des dates, des événements, des lieux, en recoupant les souvenirs des uns et des autres. »

« Je n'ai pas vraiment de lecteur imaginaire quand j'écris, sauf moi-même, reprend-il. Je suis un chercheur et je cherche donc des réponses à mes questions. Comme tout le monde, je connaissais les grandes lignes de l'histoire de Beau Dommage, mais j'ai découvert également plein de choses que je n'imaginais même pas ! »

Thérien explique par exemple à quel point le contexte social et politique de l'époque allait jouer en faveur de l'émergence d'un tel groupe : à l'époque où l'embryon de Beau Dommage se forme, le CRTC impose des quotas de musique canadienne aux radios et les programmes d'emploi gouvernementaux permettent aux jeunes d'expérimenter toutes sortes de choses (en étant payés !). Le talent et la conjecture conjugués ont donné Beau Dommage.

La preuve en est donnée par le tout premier chapitre de la biographie, littéralement inventé par Robert Thérien : que serait-il arrivé si Rivard, Léger, Bertrand et les deux Desrosiers s'étaient découragés et n'avaient pas reçu, *in extremis*, un appel de la compagnie de disques Capitol, intéressée par une chanson… qui n'allait pourtant pas figurer sur le premier album de Beau Dommage ? Eh bien, vous et moi n'aurions alors jamais fredonné « Tous les palmiers, tous les bananiers… »

« Comme tout le monde, je connaissais les grandes lignes de l'histoire de Beau Dommage, mais j'ai découvert également plein de choses que je n'imaginais même pas ! » — L'historien Robert Thérien



ROBERT THÉRIEN
BEAU DOMMAGE – TELLEMENT ON S'AIMAIT
VLB ÉDITEUR

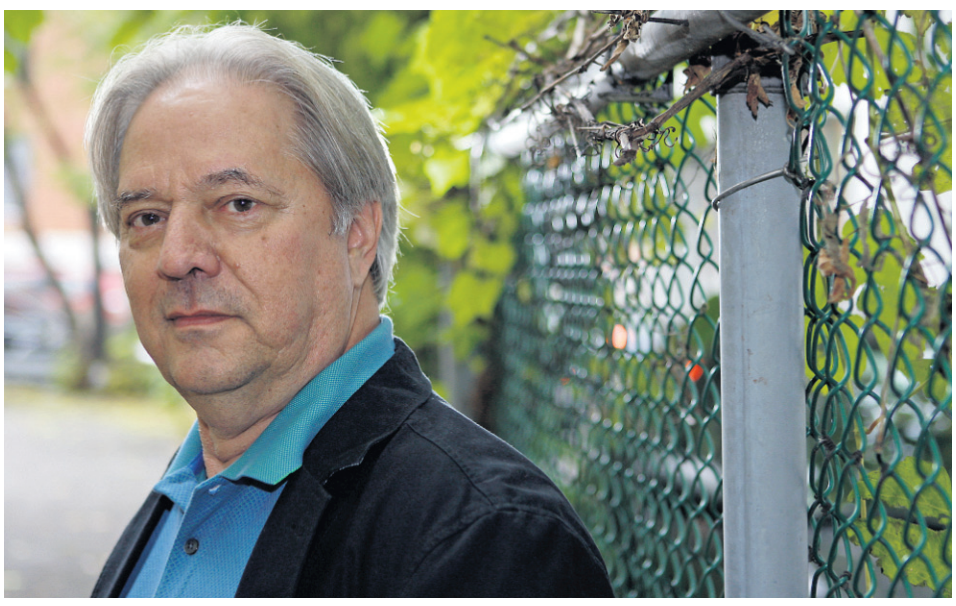
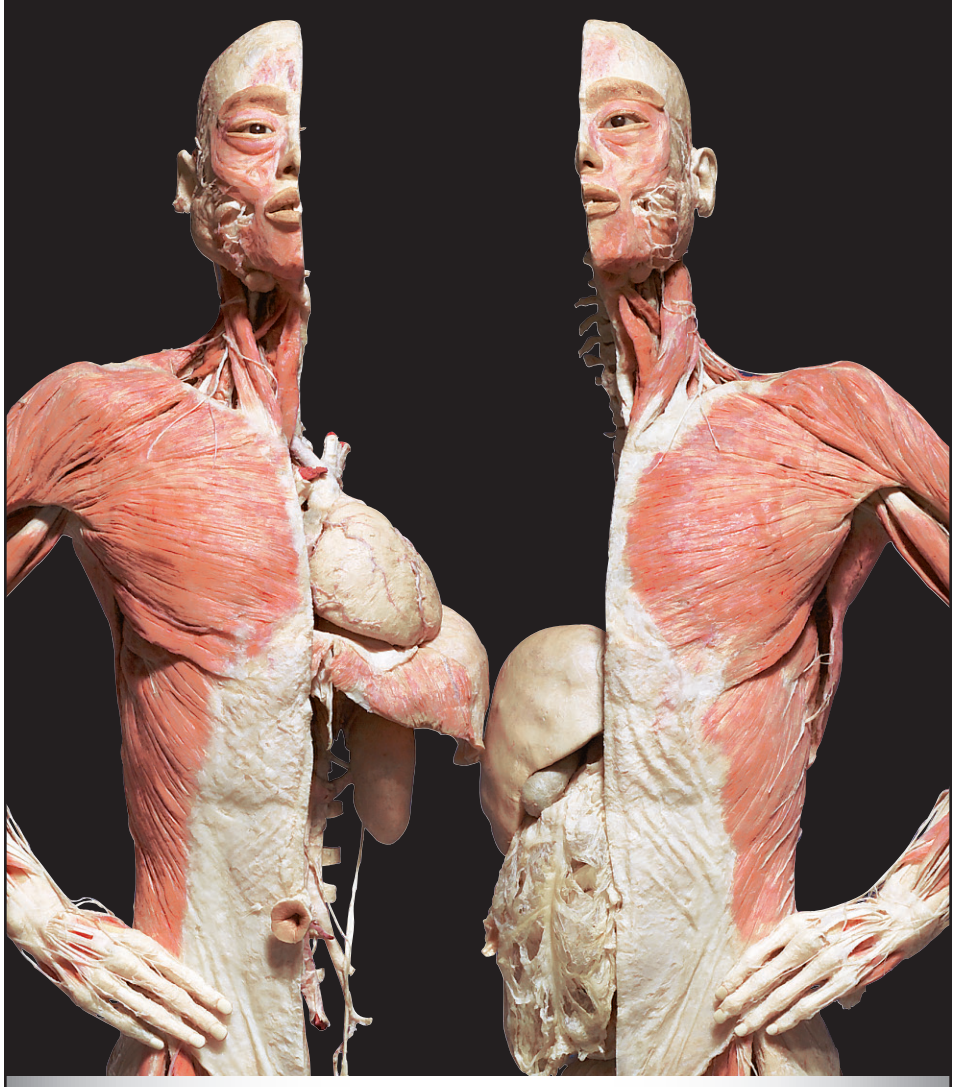


PHOTO ROBERT MAILLOUX, LA PRESSE

L'historien Robert Thérien, auteur de la biographie de Beau Dommage.

BODIES
L'EXPOSITION



VOYAGE AU CŒUR DU CORPS HUMAIN



expobodies.ca

Maintenant ouvert !

CENTRE D'EXPOSITION DE MONTRÉAL
EXHIBITION CENTRE

CENTRE EATON MONTRÉAL 5e ÉTAGE 5th FLOOR
MÉTRO Mc Gill

TICKETPRO® TICKETPRO.CA
514 316-8316
877 668-8599
LA PRESSE cyberpresse.ca
PRODUIT PAR PREMIER EXHIBITIONS (NASDAQ: PRXI)

UNE PRÉSENTATION DE SERGE GRIMAUX

2008025A

ARTS ET SPECTACLES MUSIQUE

STÉRÉO

CYBERPRESSE.CA
Écoutez des extraits des CD de la semaine sur **cyberpresse.ca/disques**



ROCK
THE FLAMING LIPS
EMBRYONIC
★★★★
REPRISE / WEA

Du rose au gris

On peut tout de suite rayer de l'équation les costumes de mascottes, ainsi que les épiques et joyeuses envolées rock-pop-électro à propos de robots géants. *Embryonic*, 12e album studio des vétérans du rock underground américain The Flaming Lips, sert à la fois de retour aux sources avant-gardistes et de césure avec l'univers pop-psychédélique arc-en-ciel des deux précédents albums. Cette fois, les Lips acidulent leur son en revendiquant l'époque fusion de Miles Davis (les sombres textures, la forte présence de piano électrique), celle aussi des premiers albums de Can, voire de ces vieux freaks de The Doors ou Pink Floyd, époque Syd Barrett (ajoutons au bal des comparaisons l'oeuvre du Japonais Cornelius, un autre architecte du son hyper-référenciel). Déconcertant à la première écoute, *Embryonic* crée de lumineux passages par la friction entre les titres aux guitares corrosives et à la batterie tribale (*Convinced of the Hex*, *See the Leaves*) et ceux, aux antipodes, minimalistes chansons fragiles et atmosphériques (touchante *Evil*). Entre bruitisme exacerbé et mélodies poignantes, The Flaming Lips livre un *Embryonic* exigeant, mais fascinant et sensible, auquel collaborent, assez discrètement tout de même, Karen O et MGMT. Crée une dependance.

— **Philippe Renaud, collaboration spéciale**

LA CHANSON À ÉCOUTER
Convinced of the Hex



ROCK
WE ARE WOLVES
INVISIBLE VIOLENCE
★★★ 1/2
DARE TO CARE

Troisième opus de notre trio de loups

Total Magique, le deuxième album du trio We Are Wolves, en avait surpris plus d'un en 2007. Ce techno-rock pour loups, guitares, percussions et machines, avait fait boum sur la scène indie. Pas à peu près. Et voici le troisième, un des albums les plus attendus de la scène indé de Montréal cet automne. Les chansons d'*Invisible Violence* y sont pour la plupart accrocheuses, très bien construites. Les tripes sont sur la table, on insiste même plus sur le côté punky de la facture que sur les références technoïdes des décennies précédentes. Alex Ortiz fait état de ses racines hispaniques dans *Paloma*, les origines francophones du trio sont évoquées dans *La rue oblique*, et le reste du répertoire est anglais comme prévu. Ce rock technoïde, somme toute, me semble tout aussi efficace qu'il l'était, mais je n'y sens peut-être pas autant l'urgence déflagrante et d'huile de coude que sur *Total Magique*. Et c'est peut-être pour cette raison que je m'attarde trop à en identifier les références musicales puisées dans les décennies précédentes. Je peux néanmoins comprendre que ces loups ne soient pas toujours prêts à dévorer… Et qu'ils mettent un peu plus de temps à cerner leur proie.

— **Alain Brunet**

LA CHANSON À ÉCOUTER
Paloma



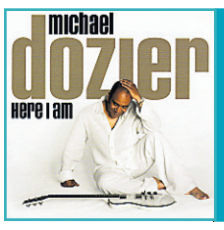
MUSIQUE DU MONDE
CATHERINE LAMBERT
NORD
★★★★
AUDIENCE

La voix de Galadriel

Catherine Lambert est une chanteuse infiniment timide qui s'intéresse à des répertoires venus de la nuit des temps, qu'elle interprète d'une voix pure et limpide. Bref, ne le dites à personne, mais je suis presque convaincue que c'est une elfe! C'est Dame Galadriel chantant d'étranges textes sur des musiques nées aux confins du monde ou du temps. Non, je ne fais pas de farce, il y a vraiment une qualité particulière à la démarche de cette chanteuse qui déteste la scène, mais qui aime tant les airs d'autrefois – de la France du Moyen Âge, des Balkans d'il y a longtemps, de l'Andalousie du XIe siècle, berceuses de partout – qu'elle demande à ses amis musiciens de leur concocter des orchestrations contemporaines pour mieux nous les faire connaître et aimer. Comme ça tombe bien : ses amis musiciens sont particulièrement doués, que ce soit Dominique Lanoie à toutes les cordes, Justin Allard à la batterie, Éric Senécal et Vincent Rehek au piano, Maxime St-Pierre, tout simplement divin à la trompette… Sur son sixième album, *Nord* (en magasin lundi), Dame Catherine s'attarde cette fois sur les chants anciens de Norvège, d'Estonie, de Suède et de Finlande (avec traduction et explications dans le livret), revêtus d'arrangements inventifs, fouillés, et je le répète, contemporains. C'est… magique.

— **Marie-Christine Blais**

LA CHANSON À ÉCOUTER
Nuta Inimene



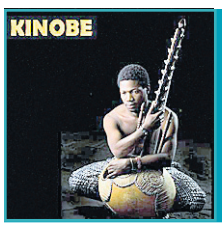
SOUL
MICHAEL DOZIER
HERE I AM
★★★
ISBA/DEP

La tentation du trop

Michael Dozier, c'est le concepteur de cette superbe revue musicale qu'est *Esquire Show Bar* présentée en 2008 et 2009 au Corona, mais aussi un vrai bon chanteur de soul et de rhythm'n'blues, un auteur-compositeur en bonne et due forme, un comédien… Son premier disque solo, il le sort enfin, à près de 40 ans. Et c'est à la fois la force et la faiblesse de cet album. Car Michael Dozier a voulu y mettre tout, donc remplir à ras bord son CD avec 15 chansons qui ne sont pas toutes du même calibre et qui auraient exigé de plus gros moyens de production pour vraiment s'envoler. Ça donne un album où il y a de bonnes chansons soul écrites par Dozier lui-même (*If I Ain't Got You, Don't Tell Me*, la chanson-titre, *I Wanna Sing*), presque toutes au début du disque, appuyées souvent par les copains de la revue *Esquire*… Mais ensuite, l'ensemble s'essouffle, les arrangements s'affaissent, et les quelques reprises (*Sittin' On The Dock of The Bay*, *Alone Again*…) ne sont franchement pas indispensables, disons. On comprend que Dozier n'ait pu résister à la tentation d'en faire le plus possible. Mais c'est dommage…

— **Marie-Christine Blais**

LA CHANSON À ÉCOUTER
If I Ain't Got You



MUSIQUES DU MONDE
KINOBE
ÉPONYME
★★★ 1/2
MULTICULTURAL MEDIA

Folk-pop panafricaine… d'Ouganda

On connaît peu la musique de l'Ouganda, sauf évidemment l'afro-folk de Geoffrey Oryema… qui vit en Europe depuis si longtemps. Demain au Balattou, un certain Kinobe vient y faire une première prise de contact avec les amateurs de musiques du monde. Kinobe se veut non seulement un folkloriste, voire un archiviste, fervent de cette contrée des grands lacs africains, mais aussi un panafricaniste convaincu si l'on s'en tient à ses influences évidentes d'Afrique australe et d'Afrique de l'Ouest. Voilà donc un folklore authentique, chaîne de mélodies délicieuses et de grooves bien sentis, émanant d'instruments traditionnels – endingidi, flûte traditionnelle, adungu, harpe ougandaise, kora, kalimba, tama, etc. À cette lutherie patrimoniale, Kinobe administre une légère actualisation pop-folk avec l'usage de la guitare acoustique ou de la basse électrique. Le résultat globale est très agréable, sans pour autant susciter un gros wow! au terme de quelques écoutes. On oscille entre la fraîcheur d'une expression et l'impression de déjà entendu. À découvrir sur scène, de toute façon.

— **Alain Brunet**

LA CHANSON À ÉCOUTER
Abataka



MUSIQUES DU MONDE
ROBERTO LOPEZ PROJECT
SOY PANAMERICANO
★★★1/2
CURURA MUSIQUE / SELECT

Jambalaya musicale

Le chef d'orchestre, compositeur, arrangeur et guitariste jazz d'origine colombienne Roberto Lopez signe un deuxième album avec le goûteux Project, un ensemble qu'il a formé à Montréal et auquel participent près d'une dizaine de fort bons musiciens. *Soy Panamericano* est un titre qui va comme un gant à cette tournée des musiques traditionnelles et modernes d'Amérique centrale, du Sud et des Antilles, à travers la cumbia et le reggae – deux genres habilement mis en parallèle sur la chanson titre –, le mambo, la salsa dura, et d'autres styles moins connus, la guajira (chanson cubaine traditionnelle) ou la porro urbano, dérivé de la cumbia. Or, les inflexions jazzées, le souffle de modernité qui s'exprime dans l'exécution de ces compositions originales dynamisent l'exercice qui dépasse la leçon sur les musiques du Sud. Le mariage entre les genres ne paraît jamais forcé, et malgré la disparité des rythmes, l'album forme un tout cohérent, signe que la direction artistique y est précise. Bien que certains artifices de percussions incitent à la critique, d'autres bons flashs – à commencer par les collaborations avec Boogat, fameux MC qui semble à son meilleur lorsqu'il rappe en espagnol. Ça chasse la grisaille d'octobre, ce disque!

— **Philippe Renaud,** collaboration spéciale

LA CHANSON À ÉCOUTER
Te Llevo



POP
AIR
LOVE 2
★★★
VIRGIN / EMI

Pour ne pas changer d'Air

Love 2, que ça s'appelle. Une suite de quoi, déjà? Pas de *Love 1* (qui n'existe pas). Plutôt de l'ensemble de l'oeuvre du duo français, expert ès ambiances rétro et sexy. Après être sorti de sa zone de confort sur les derniers *Pocket Symphony* (plus acoustique, avec moult influences asiatiques) et *Talkie Walkie* (aux saveurs prog-seventies), Air renoue non pas avec les atmosphères feutrées et violonneuses de *Premiers symptômes* (1997) ou *Moon Safari*, mais avec une version délicatement minimaliste de *20 000 Hz Legend* (2001) en distillant des ambiances que les fans reconnaîtront dès les premières mesures du single *Do the Joy*, qui ouvre cet album finalement agréable. Pas de surprises, c'est du Air comme on l'a toujours apprécié: arrangements diaphanes, mélodies qui chatouillent, mais qui nous paraissent aujourd'hui moins inspirées (parce que déjà entendues). Production méticuleuse, arrangements sobres et justes, oripeaux sonores scintillants, Air offre sa propre vision du lounge avec toujours autant de dévotion pour ce genre (s'il en est un) aux références variées. De la bonne musique d'ambiance, à écouter distraitement.

— **Philippe Renaud,** collaboration spéciale

LA CHANSON À ÉCOUTER
Do the Joy



COUNTRY
ROSANNE CASH
THE LIST
★★★1/2
MANHATTAN RECORDS / EMI

Merci, papa!

En 1973, la culture musicale de Rosanne Cash se limitait à peu près à la musique pop et rock à la mode du jour. Un beau jour, papa Johnny Cash, un peu désespéré, lui remit une liste des 100 chansons country essentielles qu'elle devait écouter. Des décennies plus tard, Rosanne a ressorti cette liste et en a tiré, avec son mari multi-instrumentiste John Leventhal, l'un des plus beaux albums de l'automne, toutes catégories confondues. Elle a recruté Bruce Springsteen, Elvis Costello, Jeff Tweedy (de Wilco) et même Rufus Wainwright, des invités de marque mais qui se mettent discrètement au service de ces chansons reprises avec une certaine forme de respect qui n'exclut surtout pas l'émotion. Il y a là des choses qu'on associe au paternel (*Long Black Veil*, dont Harry Manx vient de faire une version très différente, et *Girl From the North Country*, que Dylan a chantée jadis avec Johnny Cash) et des classiques de Hank Snow et Merle Haggard. D'autres chansons, moins archiconnues, voisinent des versions superbes d'immortelles comme *500 Miles* et la traditionnelle *Motherless Children*. Curieusement, c'est peut-être en se rapprochant de son père disparu que Rosanne Cash aura trouvé sa véritable identité et donné un nouveau souffle à sa carrière.

— **Alain de Repentigny**

LA CHANSON À ÉCOUTER
Motherless Children

Félicitations à Brenda Draney, gagnante de l'édition 2009 du Concours de peintures canadiennes de RBC.

Pour de plus amples renseignements sur le Concours de peintures canadiennes de RBC, visitez **rbc.com/concoursdepeintures**



AIM IS IMPORTANT, Huile sur toile, 48" x 52"

CANADIAN art Foundation
Maître d'œuvre du concours

IMAGINEZ. RÉALISEZ.

2005397A

® Marque déposée de la Banque Royale du Canada.

VOILÀ! VOTRE SOIRÉE DE TÉLÉVISION

Retrouvez les **grilles télé** d'aujourd'hui et de demain dans le *Voilà!* inséré dans *La Presse* d'aujourd'hui.

Votre guide télé complet sur **CYBERPRESSE.CA/TELE**

FRANÇOIS LÉVEILLÉE

Un humoriste accommodant

Accommodements raisonnables, clivage entre Montréal et les régions, syndrome du nid vide. Le quatrième spectacle solo de François Léveillée scrute le Québec contemporain.

MARIE-CLAUDE GIRARD

Pour son nouveau spectacle solo après une pause de quatre ans, l'humoriste François Léveillée s'est fait plaisir en concoctant un spectacle à caractère social qui fait une large place à la musique.

À ses habituelles chansons humoristiques, sketches, personnages et monologues, il a ajouté des intermèdes musicaux aux accents jazz manouche, inspirés de Félix Leclerc ou de standards du jazz. Au programme, une contrebasse (Jean-François Valade) et deux guitares (lui-même et Nicolas Guimont).

L'homme-orchestre, qui est à la fois humoriste, script-éditeur, auteur et metteur en scène, a démarré sa carrière comme auteur-compositeur-interprète dans les années 70. Quelques années plus tard, l'humour avait pris plus de place. En faisant le chemin inverse, aujourd'hui, il « réalise un rêve », dit-il.

Mais c'est avant tout un spectacle d'humour qu'il présentera au Gesù la semaine prochaine. « J'ai toujours été un humoriste à caractère social, souligne-t-il. J'ai besoin de raconter une histoire, mais je fais aussi du stand-up comique pur. J'ai à la fois une influence européenne et américaine. »

« Les accommodements raisonnables, on en a beaucoup parlé, mais je trouve qu'on a à peine effleuré le sujet. Si on ne fait pas de gros efforts dans les prochaines années, on va avoir de gros problèmes de ce côté-là », dit-il, en citant les problèmes d'intégration vécus en France.

François Léveillée s'est mis dans la peau d'un nouvel arrivant. « Comment peut-il s'intégrer quand on a nous-mêmes du mal à s'expliquer notre propre culture ? »

Aimé D'amour, son personnage d'animateur de pastorale, tente ainsi « d'accommoder » ses ouailles en leur proposant de pécher, pour ensuite se sentir coupable et gagner des dividendes spirituelles. Son directeur d'école internationale essaie de composer un menu de cafétéria ou un code vestimentaire. Quant au célèbre homme d'affaires Bob Cashflow, il se frotte au système de santé.

« Les accommodements raisonnables, on en a beaucoup parlé, mais je trouve qu'on a à peine effleuré le sujet. »

Autres thèmes chers à l'humoriste, le phénomène des Tanguy, ces jeunes adultes qui collent au foyer paternel et, à l'inverse, le « syndrome du nid vide » qui surprend les parents.

François Léveillée s'interroge sur une certaine uniformisation du Québec et s'étonne qu'on découvre maintenant ses différentes régions par les produits du terroir plutôt que par les artistes. « Il y a 30 ans, il était possible de faire jouer son disque à la radio en Gaspésie quand on était en tournée là-bas. Plus maintenant. »

Après avoir rodé son spectacle d'humour musical une soixantaine de fois dans de petites salles, il se dit maintenant prêt pour la rentrée montréalaise. Cette fois, d'ailleurs, il a choisi de se produire lui-même. « J'ai la liberté de faire ce que je veux, à mon rythme. »

L'aventure est en train de devenir aussi une affaire de famille puisque sa fille cadette, Sarah Toussaint-Léveillée, interprète quelques chansons en première partie du spectacle. Elle a remporté le premier prix de Cégeps en spectacle en 2008. Et son aînée, Emma, agit à titre d'assistante metteur en scène.

Depuis sa dernière tournée, où il s'attardait sur les baby-boomers devenus quinquagénaires, François Léveillée a travaillé comme script-éditeur pour le spectacle de Sylvain Larocque, fait plusieurs mises en scène (JiCi Lauzon, Mike Ward) et animé des galas. Avec ce nouveau spectacle, « on est reparti pour trois ou quatre ans ! » dit-il.

François Léveillée, en spectacle au Gesù du 28 au 31 octobre. Il sera en tournée jusqu'en décembre un peu partout au Québec.



PHOTO JOCELYN BERNIER, LE SOLEIL

Après avoir rodé son spectacle d'humour musical une soixantaine de fois dans de petites salles, François Léveillée se dit maintenant prêt pour la rentrée montréalaise. Cette fois, d'ailleurs, il a choisi de se produire lui-même. « J'ai la liberté de faire ce que je veux, à mon rythme. »

LES GRANDS
BALLETS CANADIENS DE MONTRÉAL
GRADIMIR PANKOV DIRECTEUR ARTISTIQUE
GRANDSBALLETS.COM

| NOUVEAU | Les samedis
avec Gradimir Pankov
Le 17 octobre de 12 h 30 à 15 h
Pour plus de détails, consulter
www.grandsballets.com

ROMÉO ET JULIETTE
DE JEAN-CHRISTOPHE MAILLOT

15, 16, 17, 22, 24, 29, 30 OCTOBRE 2009 20 H
THÉÂTRE MAISONNEUVE

CAUSERIES 19 H À 19 H 30
GROUPES 514.849.0269
laplacedesarts.com
514 842-2112 / 1 866 842-2112

COMMANDITAIRE DE SAISON
CINÉMAS GUZZO
EN COLLABORATION AVEC AIR CANADA
LA PRESSE
cyberpresse.ca
Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts
Conseil des arts de Montréal
Conseil des arts et des lettres Québec

PHOTO : JOHN HALL DANSEURS : JOELLE HENRY ET HERVÉ COURTAIN
1912070A
1912076

LEONARD COHEN | LIVE AT THE ISLE OF WIGHT 1970

LEONARD COHEN | LIVE AT THE ISLE OF WIGHT 1970

www.leonard-cohen.com

DISPONIBLE POUR LA PREMIÈRE FOIS

Le DVD du concert et du documentaire de 1970 plus la performance complète des 14 chansons sur CD

En vente chez ARCHAMBAULT.ca
Une compagnie de Quebecor Media

1977398A
1977400

ARTS ET SPECTACLES THÉÂTRE

TRIO

ALEXANDRE VIGNEAULT

1 DU THÉÂTRE FRANCOPHONE EN AMÉRIQUE

En lever de rideau du colloque *L'Amérique francophone pièce sur pièce*, le Centre des auteurs dramatiques (CEAD) propose une lecture publique inusitée: un collage de textes dramatiques concocté par le journaliste et critique Alexandre Cadieux, collaborateur du journal *Le Devoir*. Markita Boies, Jean-Marc Dalpé, Maxime Denommée, Noémie Godin-Vigneau, Stéphane Jacques, Didier Lucien, José Pliya et Dominique Quesnel participeront à donner vie à cette mosaïque du théâtre qui se fait en français dans les Amériques. Maryse Condé, Olivier Choinière, Michel Marc Bouchard, Emma Haché et Daniel Danis figurent parmi les dramaturges sélectionnés par l'auteur du collage. À l'Auditorium de la Grande Bibliothèque, le 28 octobre à 19h. Entrée libre.

2 LES OBJETS SE RIENT DE NOUS

Drôle de monde, qui explore le comique à l'aide du jeu masqué et du mouvement, a créé un spectacle où les objets se rient des humains. Dans *Variations futiles*, présenté du 27 octobre au 7 novembre à La Risée, rue Bélanger, le mobilier du salon fait un procès à ses propriétaires, un chapeau prend le contrôle de la tête qu'il couvre et des marionnettes réclament le droit à la vie. Drôle de proposition, qui émane d'un projet de création collectif et qui met en scène cinq comédiens, dirigés par Maya Gobeil. Info: 514 931-6630.

3 PORTRAITS D'UNE GÉNÉRATION

La revue *Jeu* s'est penchée sur le cortège d'artisans du théâtre à l'œuvre depuis moins de 15 ans et a identifié 20 auteurs, comédiens et metteurs en scène dans le but de faire le portrait d'une génération montante. Dirigé par Christian Saint-Pierre, critique de théâtre à l'hebdomadaire *Voir,* le dossier s'intéresse notamment à Maxime Denommée, Émilie Bibeau, Sophie Cadieux, Christian Lapointe, Hughes Frenette, Évelyne Rompré, Frédéric Dubois et Marilyn Perreault. Le magazine, qui propose en outre des rencontres croisées avec André Brassard et Serge Mandeville, autour de Beckett, est en kiosque depuis hier.



PHOTO ANDRÉ PICHETTE, LA PRESSE
Sophie Cadieux

FABIEN CLOUTIER / *Scotstown*

Raconter au naturel

Quatre ans après un passage remarqué aux soirées de *Contes urbains*, Fabien Cloutier retourne à La Licorne avec *Scotstown*. Un monologue à la fois cru et comique qui confirme qu'il est un conteur naturel.



PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE
Le comédien et auteur Fabien Cloutier a été formé au Conservatoire d'art dramatique de Québec. Son monologue *Scotstown* suscite à la fois rire et inconfort.

ALEXANDRE VIGNEAULT

Rieur, facile d'approche, mais aussi franc et direct, Fabien Cloutier est « un bon Jack ». Comme le narrateur de *Scotstown* qu'il décrit lui-même comme « un bon Jack tout croche qui ne s'exprime pas de la bonne façon ». Ce n'est pas un détail. La manière de dire les choses, voilà le cœur de sa pièce, présentée à compter de mardi à La Licorne.

Dans *Scotstown*, le dramaturge et comédien campe un jeune homme qui n'a pas de nom et pas d'autre emploi du temps que de faire pousser du *pot*, en vendre et en fumer. Un gars apparemment sans histoire, mais qui en a plein à raconter. Comme ça lui vient et « dans ses mots ».

« Il a une espèce d'honnêteté. C'est quelqu'un qui ne met pas de vernis sur ses propos. Il ne pense pas qu'il peut choquer », souligne Fabien Cloutier. Pourtant, il en dit des énormités! Des drôles, des moins drôles, tout en usant d'un vocabulaire qui peut effectivement heurter certaines sensibilités.

« Je sens autant les rires que, je ne dirais pas le malaise, mais la respiration du public, dit-il. Je les entends respirer pour avaler certaines répliques, en particulier dans le premier conte. »

L'auteur, qui a été formé au Conservatoire d'art dramatique de Québec, n'ose pas dire que la langue est un personnage à part entière de sa pièce, mais il n'aurait pas tort. Ce ne sont pas les faits et les gestes qui choquent ou font rire, mais comment ils sont racontés et les préjugés que ce discours sous-tend.

« C'est une espèce d'ignorance qui, pour moi, n'est pas coupable, parce que sa perception des choses va changer au cours de la pièce, explique l'auteur. Le spectacle dans son entièreté, j'en suis sûr, montre l'humain qu'il y a derrière ces phrases choquantes-là. »

Scotstown suscite à la fois rire et inconfort, selon son auteur, qui l'a déjà présenté une vingtaine de fois, dont quelques représentations à La Petite Licorne l'an dernier. « Je sens autant les rires que, je ne dirais pas le malaise mais la respiration du public, dit-il. Je les entends respirer pour avaler certaines répliques, en particulier dans le premier conte. »

Dans ce segment, intitulé *Oùsqu'y é Chabot?,* le narrateur relate une virée à Montréal où il parle des « gros fefis habillés en cuir » et des « grosses » que son *chum* drague quand il se fait tard. Une saisissante entrée en matière, qui a déjà poussé des spectateurs à quitter la salle au bout de dix minutes. Fabien Cloutier estime que ceux-ci tombent dans le même piège que son personnage et ne voient que la surface des choses.

Sa langue, il l'assume et affirme qu'il ne changera pas une ligne pour plaire à qui que ce soit. « Je tiens plus à mon idée qu'à l'approbation de tous », dit-il. Tête de cochon? Sans doute. Chose certaine, ce jeune auteur a une bonne tête.

***Scotstown*, de Fabien Cloutier, du 27 octobre au 7 novembre à La Licorne.**

POUR UN THÉÂTRE « UTILE »

« Les artistes qui m'interpellent, ce sont ceux qui ont quelque chose à dire », affirme Fabien Cloutier. Son théâtre, il le veut bien sûr divertissant – lui-même adore se faire raconter des histoires –, mais aussi utile. « J'ai l'impression que le nouveau public, jeune ou vieux, on va l'attirer et le garder en rendant le théâtre utile et concret. Ça ne veut pas dire faire un théâtre d'intervention », précise-t-il toutefois. Le dramaturge et comédien n'a rien contre les classiques qu'on monte et remonte, mais plaide surtout pour un théâtre qui questionne le monde dans lequel on vit. Quitte à bousculer le spectateur, comme il le fait dans sa pièce *Scotstown*. « Je crois au théâtre impliqué dans sa société. C'est comme ça qu'il va rester en vie, croit-il. C'est comme ça qu'il va être important pour la population. »
- Alexandre Vigneault

ROUGE GUEULE À ESPACE GO

Texte, mensonge et porno

ALEXANDRE VIGNEAULT

CRITIQUE

Le jeune dramaturge Étienne Lepage a admis que *Rouge gueule* est un acte de provocation. Il a d'ailleurs tout fait pour arriver à ses fins. Sa pièce transgresse tous les tabous, regorge de gros mots et laisse parfois sans voix tant ses personnages disent des choses qui ne se disent pas. Ou, pire, les font. Sa force ne tient toutefois pas tant au caractère cru du texte, mais à tout ce qu'il laisse en suspens.

Rouge gueule est composé de 17 tableaux. Souvent, ce sont des monologues. L'une menace de castrer son *chum*. L'autre « philosophe » sur le malheur des gens laids. Chacun donne l'impression de livrer le fond de sa pensée, de cracher une rage authentique, de révéler ses blessures ou ses fantasmes les plus intimes.

Or, ce n'est pas parce que ces personnages disent quelque chose qu'ils le pensent vraiment. Ou peut-être seulement pendant un instant. Mais cet instant est-il si révélateur? Contribue-t-il à définir qui ils sont vraiment? Met-il au jour un désir ou une vilenie que leur éducation (ce ne sont pas des paumés, leur costume les place tous dans la classe moyenne) et la société dans laquelle ils vivent leur a appris à cacher?

Derrière ces répliques directes comme des coups de poing, il y a surtout de l'ambiguïté. Un flou que la mise en scène extrêmement habile de Claude Poissant contribue à épaissir ou à disperser, selon les scènes. Il a orchestré les voix de ses 10 acteurs, trouvant un ton pour chaque monologue. Des propos insensés sur le viol deviennent une fanfaronnade d'adolescente. Le désir d'une mère pour un copain de son fils révèle à la fois sa soif d'amour et son esprit calculateur.

Il n'y a aucune scène, ou presque, où l'assistance n'est pas traversée par un frisson de malaise. Ou par un rire, franc ou carrément nerveux. Nos attentes sont presque toujours adroitement déjouées, parfois par des scènes qui désarçonnent complètement.

Rouge gueule compte bien sûr un petit nombre d'imperfections. Des enchaînements aux engrenages grinçants, des choix discutables quant au jeu (la première scène n'est pas convaincante) ou au contexte dans lequel certains monologues sont placés. Des détails qui ne pèsent pas bien lourd devant la force de l'ensemble.

Jacques Girard livre une performance mémorable dans l'une des scènes les plus dérangeantes du spectacle. Hubert Lemire se révèle charismatique, alors que Jonathan Morier est d'une justesse extraordinaire dans son rôle de grand timide à l'esprit plus retors qu'il n'y paraît.

Annette Garant est parfaite dans le rôle de la femme élégante et accomplie mais peut-être encore à la recherche de son prince charmant. Alexandrine Agostini fait, quant à elle, deux apparitions marquantes et clôt le spectacle de manière époustouflante.

De cette suite de tableaux, de ces intenses bribes de vie, se dégagent des esquisses de personnage et non pas une trame narrative, mais une cohérence. *Rouge gueule* renvoie l'image d'un monde peuplé d'hystériques potentiellement psychopathes et de manipulateurs dénués de compassion. Ou d'une société confrontée à l'effritement de ses valeurs, pénétrée par le langage de la porno et de la violence. La balle est dans notre camp.

***Rouge gueule* à Espace Go jusqu'au 14 novembre.**

PAULINE MARTIN / *Une maison face au nord*

L'heure des comptes

Longtemps cantonnée dans des rôles comiques, Pauline Martin campera une femme qu'elle qualifie de « très dure » chez Duceppe. Une plongée dans le drame qui lui donne l'immense bonheur de renouer avec l'humour, la langue et le franc-parler de sa région, le Saguenay.



PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE

En endossant le rôle d'une mère de famille du Saguenay, Pauline Martin a vite retrouvé l'accent de sa région d'origine, comme Michel Dumont d'ailleurs.

ALEXANDRE VIGNEAULT

Pauline Martin a quitté Chicoutimi depuis des années. Sa carrière s'est déroulée à Montréal et elle a élevé ses enfants dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce. Elle n'a toutefois jamais coupé les ponts avec le Saguenay, région dont elle a déjà fait la promotion au plan touristique. Ce lien intime avec le territoire, elle le partage avec l'auteur d'*Une maison face au nord,* Jean-Rock Gaudreault.

« Je me suis toujours sentie comme une exilée. Lui aussi. On s'est beaucoup compris là-dessus. C'est drôle à dire, mais je ne me suis jamais vraiment remise d'avoir quitté le Saguenay, renchérit la comédienne. De jouer dans cette pièce avec Michel Dumont (originaire de cette région, lui aussi) apaise mon sentiment d'exil. J'ai l'impression d'être vraiment chez moi. »

Un drame familial

Dans *Une maison face au nord,* Pauline Martin incarne Anne-Marie Belley, une mère de famille de 63 ans inspirée par celle de l'auteur et que celui-ci classe parmi « cette race de femmes qui font les pays ». Anne-Marie, tout comme son mari Henri (Michel Dumont), verra toutefois sa force tranquille mise à rude épreuve par l'arrestation de son fils, Stéphane, qui, lui, est de la race des Vincent Lacroix: un finaud de la finance accusé d'avoir floué des investisseurs.

Ce qui est au cœur de ce drame familial planté sur les falaises du fjord du Saguenay, c'est l'abîme qui sépare des parents de l'âge des baby-boomers et la génération de leurs enfants. C'est le regard que posent ceux qui sont restés dans la région sur la jeunesse qui l'a désertée. Ce couple a-t-il réussi ou échoué à transmettre ses valeurs et sa vision du monde? Où se trouve la relève pour l'entreprise d'Henri?

« Elle est très dure, cette pièce. Le constat est très dur, mais il n'est pas sans espoir, parce que, eux, ils se responsabilisent, ils ne sont pas des victimes », insiste Pauline Martin. En filigrane, Jean-Rock Gaudreault s'intéresse aussi au plus grand projet collectif de la génération des baby-boomers: l'indépendance du Québec.

Couleurs locales

Profondément ébranlés par le bilan qu'ils dressent de leur vie, blessés dans leur fierté par le crime de leur fils, Henri et Anne-Marie sentent que le monde s'écroule sous leurs pieds. Deux personnages vont faire la différence dans la vie du couple: un Polonais venu du Canada anglais et une immigrée guatémaltèque. Deux exilés.

« La pièce porte beaucoup là-dessus: l'identité, le territoire, le pays », indique Pauline Martin. Jean-Rock Gaudreault, plus de 70 ans après *Menaud, maître-draveur,* fait résonner à sa façon et d'une manière moderne « l'appel de la race » et « l'appel du pays » qui rythmaient le poétique roman de Félix-Antoine Savard, à qui est d'ailleurs dédiée *Une maison face au nord*.

« Le fait qu'on vienne du Saguenay, Michel et moi, nous aide beaucoup, ce sont des personnages qui coulaient quasiment déjà dans nos veines », affirme l'interprète d'Anne-Marie. La comédienne dit y reconnaître l'humour de sa région natale et une façon d'exprimer les choses de manière directe, presque bête. « On n'est pas plus diplomates qu'il faut », dit Pauline Martin, parlant des gens du Saguenay.

Jean-Rock Gaudreault, même s'il vit sur la Rive-Sud de Montréal, n'a pas non plus oublié la musique de la langue de son coin de pays. Larry, « l'Anglais », a adopté des traits linguistiques de la région, dont le fameux « à cause ».

Pauline Martin, elle-même, n'a pu s'empêcher de colorer une réplique ou deux d'une expression locale qui s'imposait chaque fois qu'elle répétait.

Et l'accent? Il est revenu. Chez Michel Dumont comme chez elle. Il n'est toutefois pas question de le souligner à grands traits, assure la comédienne. « On ne veut pas faire de la caricature. »

« Le fait qu'on vienne du Saguenay, Michel (Dumont) et moi, nous aide beaucoup, ce sont des personnages qui coulaient quasiment déjà dans nos veines. »

***Une maison face au nord*, de Jean-Rock Gaudreault, du 28 octobre au 5 décembre chez Duceppe.**

La pièce d'une vie pour Jean-Rock Gaudreault

ALEXANDRE VIGNEAULT

Jean-Rock Gaudreault a surtout fait sa marque dans le théâtre jeunesse jusqu'ici. Il a commencé à accumuler les prix dès sa première pièce, *Mathieu trop court, François trop long. Deux pas vers les étoiles* lui a valu le prix du Gouverneur général en 2003 et, deux ans plus tard, il s'est hissé parmi les finalistes pour le même prix avec *Pour ceux qui croient que la Terre est ronde*, qui s'intéresse à la relation houleuse entre Christophe Colomb et son fils Hernando.

Une maison face au nord, qui s'est d'abord intitulée *Une maison face au fjord*, est toutefois une œuvre qui lui tient particulièrement à cœur. Il en a écrit la première version à l'École nationale de théâtre il y a plus de 15 ans et affirmait en janvier dernier qu'il se verrait la réécrire lorsqu'il aura lui-même l'âge de ses personnages. C'est la pièce de sa vie, résumait-il, à une collègue de Chicoutimi.

DANSE DANSE
Place des Arts Québec
présentent
SUTRA Royaume-Uni/Chine
Mise en scène et chorégraphie : Sidi Larbi Cherkaoui. Création plastique : Antony Gormley.
Musique : Szymon Brzóska. Avec 17 moines du temple Shaolin.
UNE PRODUCTION DU SADLER'S WELLS LONDON.
« PRODUCTION DE L'ANNÉE 2008 » MAGAZINE *BALLETTANZ*
5 représentations exceptionnelles
du 4 au 8 nov. 2009
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

LA PRESSE cyberpresse.ca
VIDEO DANSEDANSE.NET
Billets à partir de 30 $
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112
1987103A
1987104

ARTS ET SPECTACLES

ENTRACTE

entracte@lapresse.ca

JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE ET CLAUDE GINGRAS

SÉPARÉS À LA NAISSANCE

Bon d'accord, elle était un peu facile. Mais franchement, pourquoi se priver? Les Têtes à claques sont peut-être moins riches et mondialement célèbres que Guy Laliberté, mais ça ne les empêche pas de lui ressembler un ti-peu. Merci à Daniel Ducharme, de Laval, pour son hilarante suggestion.



Guy Laliberté



Le petit voisin fatigant des Têtes à claques.

EN HAUSSE... EN BAISSE



JACQUES LACOMBE

Plus modestement que d'autres, Jacques Lacombe n'en mène pas moins une importante carrière internationale. L'ancien assistant de Charles Dutoit à l'OSM a dirigé notamment au Metropolitan de New York, au Covent Garden de Londres, ainsi qu'à l'Opéra de Berlin, où il retournera quatre fois l'an prochain. Cette semaine, le New Jersey Symphony Orchestra l'a choisi comme directeur musical pour quatre saisons. Le chef de 46 ans entre en poste immédiatement, tout en demeurant chef de l'Orchestre symphonique de Trois-Rivières, son lieu d'origine puisqu'il est né à Cap-de-la-Madeleine. Fondé en 1922, le New Jersey Symphony a eu quelques titulaires prestigieux, dont Zdenek Macal et plus récemment Neeme Järvi, à qui Lacombe succède.



Robert Charlebois



Claude Péloquin

PÉLOQUIN-CHARLEBOIS

Ils ont écrit ensemble quelques fabuleuses chansons, dont l'immortelle *Lindberg*. Mais c'était il y a longtemps. Aujourd'hui, les deux s'insultent par médias interposés, dans une guéguerre de mots proprement inutile. Charlebois: «Péloquin est parano su'l'argent, pas gérable quand il a pris un coup.» Péloquin: «Vous êtes très salissant pour quelqu'un que j'ai mis sur la mappe et sorti de l'oubli. Où seriez-vous aujourd'hui sans *Lindberg*?» Oui, franchement, il y a des règlements de comptes dont on pourrait se passer.

ILS, ELLES ONT DIT

«Je vais exploser d'émotion, de pleurage, de j'sais pas trop quoi.»

— Réflexion 100% pudique de Marie-Ève à *Occupation double*.

«C'est comme des entrevues faites en dessins égyptiens.»

— L'émission *Le confident*, qu'anime Louise Deschâtelets au canal Vox, vue par Marc Labrèche *(3600 secondes d'extase)*.

«Ma blonde est médecin. C'est ma façon de donner mon corps à la science.»

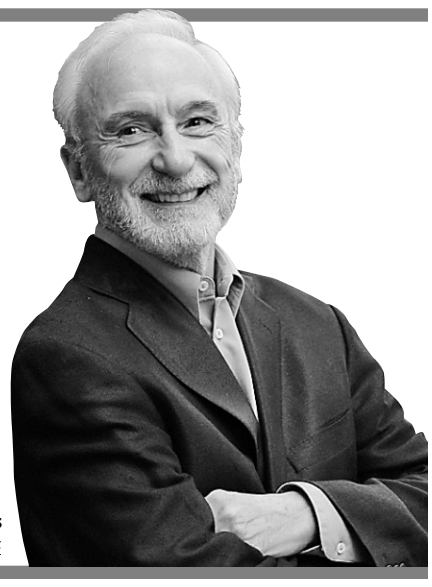
— L'humoriste Sylvain Larocque à *Tout le monde en parle*.

«On reçoit le groupe Les Trois Désaccords.»

— Dany Turcotte, inspiré par les propos des candidats à la mairie de Montréal Richard Bergeron, Louise Harel et Gérald Tremblay à *TLMP*.

«J'ai été 30 ans au Chaînon, à peu près 28 ans ici, 15 ans au Défi sportif, 12 ans à Oxfam... ça fait 102 ans que je fais du bénévolat!»

— Yvon Deschamps, qui a été honoré cette semaine, pour son bénévolat, par l'Association sportive et communautaire du Centre-Sud.



Yvon Deschamps
PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

ARTS VISUELS / *Survivre au temps*

Seuls au monde

L'exposition *Survivre au temps* à la galerie DHC/ART montre que l'art peut devenir un sport extrême quand il se confronte à la solitude et au temps qui passe.

MARIO CLOUTIER

Avertissement: l'exposition *Survivre au temps,* présentant les travaux de Tehching Hsieh et Guido van der Werve, pourrait en rebuter plus d'un. Heureusement, DHC/ART fait tout ce qui est possible pour rendre l'expérience accessible et enrichissante.

«L'idée de Session DHC est d'offrir aux visiteurs la possibilité d'explorer l'art contemporain dans un contexte pédagogique où l'on retrouve les expositions, mais aussi des événements le soir, des activités éducatives et un salon de lecture», explique la commissaire de *Survivre au temps*, Sarah Watson.

Microcosme muséal s'il en est, ce contexte permet d'apprivoiser deux artistes extrêmes qui «vivent leur concept plutôt qu'être dans l'art de la représentation. Ils sont corps et biens voués à l'oeuvre», poursuit M^me^ Watson.

Originaire des Pays-Bas, Guido van der Werve se met en scène dans deux «performances» filmées, l'une en 16 mm, l'autre en vidéo HD, en plein hiver. Dans l'une, *Nummer Acht*, il marche vers la caméra, devançant de quelques mètres seulement un brise-glace, menaçante figure du temps qui coule. Dans l'autre, *Nummer Negen*, l'artiste est planté en plein pôle Nord et tourne sur lui-même pendant une période de 24 heures, les images le montrant en accéléré.

Les films de van der Werve s'avèrent captivants pour les spectateurs nordiques que nous sommes. Happés par la vastitude et la figure centrale et solitaire à l'écran, notre réflexion vogue allégrement vers la condition humaine confrontée à l'éternité.

La démarche de Tehching Hsieh, quoique fort différente, nous montre également la solitude parfois «extrême» de l'artiste. Avant de disparaître du milieu de l'art, l'artiste d'origine taïwanaise a réalisé dans les années 70 et 80 cinq performances d'une durée d'un an.

La première exposée chez DHC, *Time Clock Piece*, montre l'artiste photographié à chaque heure d'une année complète aux côtés d'un horodateur à pointage, ou machine à *puncher* comme on dit chez nous. La régularité obsessive de la démarche est troublante, les images nous laissant voir un homme fatigué, transformé par l'inéluctabilité du temps.

Quelques mois plus tard, la performance de 1981-1982, quant à elle, se déroule entièrement en extérieur à Manhattan. L'artiste a passé une année complète à manger, marcher et dormir dans la rue, mis à part un bref séjour en prison. Toutes les performances sont méticuleusement documentées. Quoiqu'empreinte d'un sentiment de mal solitaire, la démarche de Hsieh est également une percutante affirmation de soi au sein d'une société où il venait tout juste d'arriver.



PHOTO BEN GERAERTS, FOURNIE PAR LA GALERIE DHC/ART

Dans une performance filmée, l'artiste Guido van der Werve, originaire des Pays-Bas, marche vers la caméra, devançant de quelques mètres seulement un brise-glace, menaçante figure du temps qui coule.

Chez Pierre-François

Le radeau de la Méduse (100 Mile House) qu'Adad Hannah expose chez Pierre-François Ouellette poursuit la démarche de l'artiste dans la réalisation de tableaux vivants, utilisant vidéos et photographies, questionnant aussi notre perception du temps, des images fixes et en mouvement.

Dans sa «re-création» d'oeuvres comme *Las Meninas* de Velasquez, et cette fois, le célèbre tableau de Géricault montrant des naufragés en mer – qui auraient, dit-on, sombré dans le cannibalisme et la folie –, Hannah touche aussi aux thématiques du réel et de la fiction, de la représentation et de la vraisemblance, du regard et du voyeurisme.

Comme quoi, la démarche de l'artiste, de prime abord ludique, sait creuser les sillons derrière l'image, leurs ramifications esthétiques et leur portée philosophique.

La galerie présente également quelques photographies de Marc Audette, lauréat du prix Chalmers de créativité et d'excellence dans le domaine des arts. Ce travail est le résultat d'une résidence en Argentine qui vient tout juste de se terminer.

Artiste de la lumière et de la mise en scène, Audette crée pourtant des images poétiques évocatrices. L'espace restreint disponible nous laisse cependant sur notre faim. L'idéal serait de voir un jour l'ensemble de la production argentine du photographe dans une grande surface.

L'exposition *Survivre au temps* est présentée à DHC/ART jusqu'au 22 novembre. Les oeuvres d'Adad Hannah et de Marc Audette sont exposées chez Pierre-François Ouellette art contemporain jusqu'au 28 novembre 2009.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
COMMANDITAIRE EN TITRE Hydro Québec
COLLABORATEUR BANQUE NATIONALE GROUPE FINANCIER



PROLONGEZ L'EXPÉRIENCE DU CONCERT *AMERICA FOREVER*!

L'OSM VOUS OFFRE LA CHANCE DE GAGNER L'UNE DES **DIX PAIRES DE BILLETS** pour le concert *America Forever*, donné dans la série Les Évasions Classiques Air Canada. Une expérience complétée par une visite à l'arrière scène après le concert.

DE PLUS
COUREZ LA CHANCE DE GAGNER UNE PAIRE DE BILLETS D'AVION
pour deux personnes pour une destination de votre choix* aux États-Unis, à bord d'Air Canada.

AMERICA FOREVER AVEC ALEXANDRE DA COSTA
10 NOVEMBRE / 20 H

AIR CANADA LA PRESSE

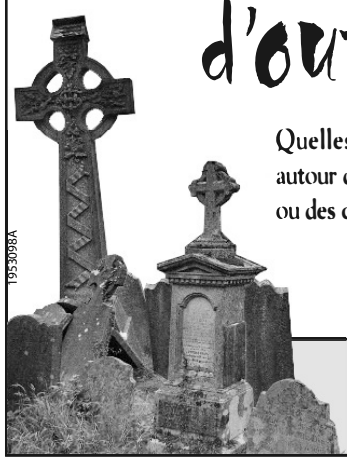
Postez ce coupon de participation avant le 25 octobre (cachet de la poste faisant foi) : Concours « Prolongez l'expérience du concert *America Forever !* » à l'Orchestre symphonique de Montréal, 260 de Maisonneuve Ouest, 2ème étage, Montréal, Qc, H2X 1Y9

PRÉNOM : NOM :
TÉL. (JOUR) : TÉL. (SOIR) :
ADRESSE :
VILLE : CODE POSTAL :
COURRIEL :
QUESTION MATHÉMATIQUE: 13 + 5 X (6 + 2) =
☐ Oui, j'accepte de recevoir l'infolettre de l'OSM
☐ Oui, j'accepte de recevoir des offres promotionnelles de La Presse

* Excluant Hawaï.
Le concours est réservé aux 18 ans et plus. Fac-similés non acceptés, à l'exception d'un coupon imprimé à partir de la version électronique de La Presse sur lapressesurmonordi.ca. Valeur totale du grand prix : 5 241,60 $. Certaines conditions s'appliquent. Règlements complets à l'OSM et sur osm.ca/america

2004626A

MAISON SAINT-GABRIEL
Musée et site historique



Mémoires d'outre-tombe
Le samedi 31 octobre dès 19 h 30
Quelles sont ces silhouettes qui se profilent autour de la Maison Saint-Gabriel? Des fantômes ou des conteurs? Leurs récits vous surprendront!
Droits d'entrée : 12,00 $
Réservations : 514 935-8136
2146, place Dublin, Pointe-Saint-Charles
Renseignements : 514 935-8136
www.maisonsaint-gabriel.qc.ca
1953098A

ARTS ET SPECTACLES

PHOTO JIANCHUN ZHANG, COLL. SPÉC.

***Roméo et Juliette* >**



SPECTACLES

CLASSIQUE

CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PASTEUR

Soheil Nasseri, pianiste. Variations Eroica (Beethoven), Préludes op. 32 (Rachmaninov), trois Moments musicaux (Schubert): ce soir à 20h. - Trio Frontenac. Beethoven, Chostakovitch, Dvorak: demain à 15h30.

CONSERVATOIRE

Elizabeth Dolin, violoncelliste, Bernadine Blaha, pianiste, Debussy, Widor, Franck: ce soir à 20h. - Charles Prévost, baryton. Au piano: Francis Perron. Winterreise (Schubert): demain à 15h30.

ÉGLISE DES SAINTS-ANGES (Lachine)

Frédéric Champion, organiste. Widor, Saint-Saëns, Robin, Moussorgsky, Vierne: 15h.

ÉGLISE GOOD SHEPHERD (Glen Sutton)

Ensemble Vocal-Concertisten (Berlin). Bach, Brahms, Grainger: demain à 15h.

ÉGLISE SAINT-CHARLES (2111, Centre)

Grand Choeur de Montréal. Dir. Martin Dagenais. Liebeslieder Walzer (Brahms), Carmina Burana (Orff): ce soir à 20h.

GRAND SÉMINAIRE

Yves-G. Préfontaine, organiste. Grigny: demain à 15h.

POLLACK HALL (Université McGill)

American String Quartet, Richard Stoltzman, clarinettiste. Quatuor no 2 (Prokofiev), Quintette K. 581 (Mozart), Quintette op. 115 (Brahms): demain à 15h30. LMMC.

DANSE

CENTRE CALIXA-LAVALLÉE

Danse Québésia: ce soir à 20h.

CINQUIÈME SALLE (Place des Arts)

The Age I'm In: ce soir à 20h, demain à 16h.

SALLE WILFRID-PELLETIER (Place des Arts)

Lado: demain à 19h30.

TANGENTE

Celui qui aime est à Dachau: ce soir à 16h et 19h30.

THÉÂTRE MAISONNEUVE (Place des Arts)

Roméo et Juliette: ce soir à 20h.

VARIÉTÉS

CABARET DU CASINO DE MONTRÉAL

Claude Dubois: ce soir à 20h30.

CABARET JUSTE POUR RIRE

Sylvain Larocque: ce soir à 20h.

CLUB BALATTOU

Kinobe & Soul Beat Africa: demain à 21h.

KOSA CENTRE DES ARTS

Alannah Myles: ce soir à 20h.

L'ASTRAL

Amanda Martinez: ce soir à 20h.

LE NATIONAL

Marie Misamu: demain à 21h.

L'ÉTOILE

Salvatore Adamo: ce soir à 20h.

MÉTROPOLIS

Thievery Corporation: demain à 20h.

SALLE WILFRID-PELLETIER (Place des Arts)

Martin Matte: ce soir à 20h.

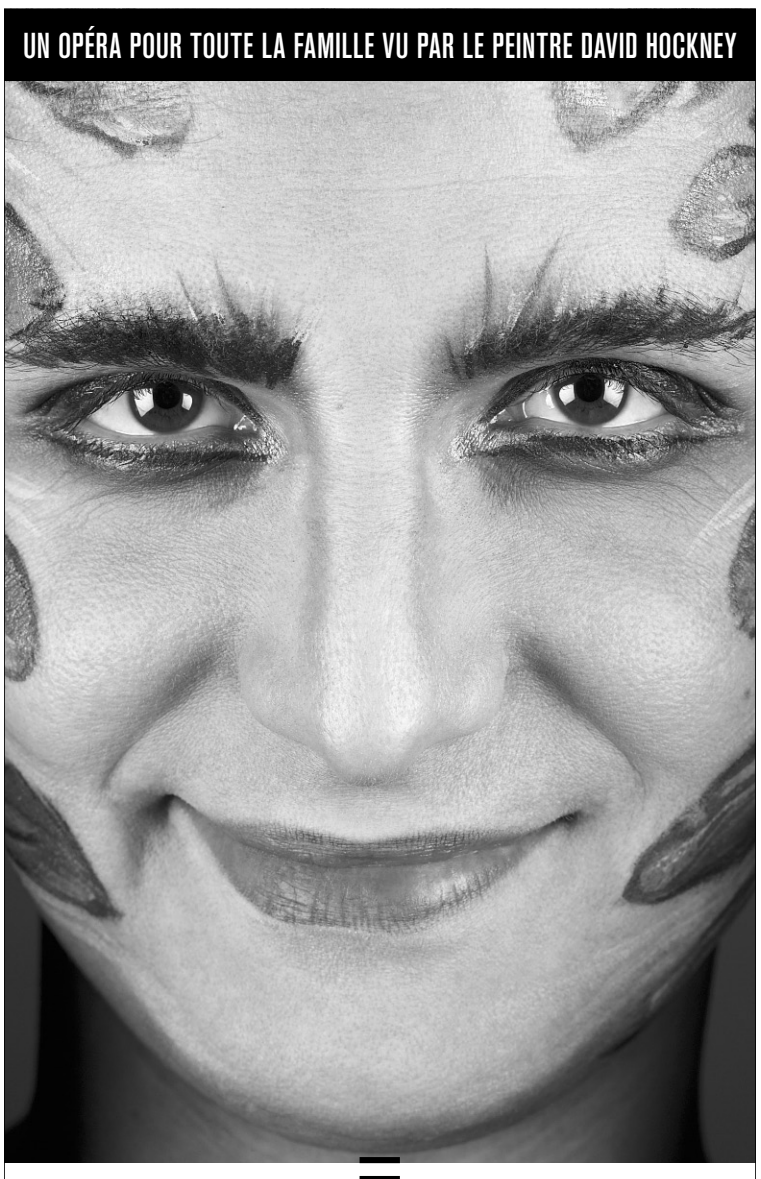
THÉÂTRE CORONA

Simply Streisand: ce soir à 20h30.

THÉÂTRE SAINT-DENIS

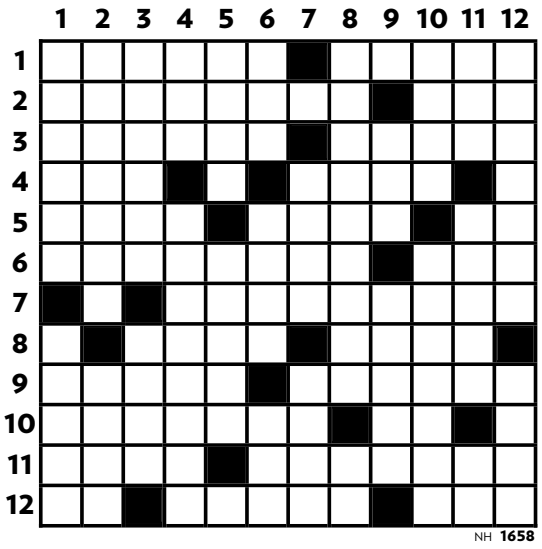
Sherazade: salle 1: ce soir à 14h et 20h.







MOTS CROISÉS **DES ARTS**



NH **1658**

HORIZONTALEMENT

1 Il anime *Infoman* – Prénom de l'animateur de *L'épicerie*.

2 Par anticipation – Attendri.

3 Déplacent en entraînant derrière eux – Prénom du concepteur de *Et Dieu créa... Laflaque*.

4 Armée, à l'époque féodale – Irritant au goût.

5 Vétustes – Plante à petites fleurs blanches en ombelles – Marque le mépris.

6 Rôle de Nicole Leblanc dans *Le temps d'une paix* – On en fait avec le regros.

7 Dans le titre d'un film d'Eisenstein.

8 Statue typique de l'art grec archaïque – Nom de la famille de *La petite vie*.

9 *Fais ça ... !* – État du Proche-Orient.

10 Prises pour modèle – Prénom de l'acteur Harris.

11 On y parle anglais – Partie plane d'un ouvrage de menuiserie.

12 Initiales de l'auteur de l'opéra *Le chevalier à la rose* – Bramer – Fidèle.

VERTICALEMENT

1 Film de Sylvain Guy mettant en vedette Luc Picard et Guillaume Lemay-Thivierge – Il est parfois trempé.

2 Ensemble de voix chantant des sons de même hauteur – Sauté.

3 Enduis les semelles des skis d'un produit pour les rendre plus glissantes – On en fait des vêtements.

4 Ornement en relief – Se diriger vers.

5 Place dans un ensemble ordonné – Elle naît à la base du ventricule gauche du cœur.

6 Explosif – Pilier cornier – Mèche de poils.

7 Dermatose – Affluent du Danube.

8 Humoriste prénommé Yvon – Qui a vu le jour.

9 Période historique – Prénom de la chanteuse de jazz Young.

10 On utilise ses graines en médecine traditionnelle – Répliques assez longues, au théâtre.

11 Elle est pratiquée quand la vie de la mère est en danger – Flétrie – Article contracté.

12 Tissu – Celui qui est à eux (le ...).

SOLUTION de la semaine dernière

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	R	O	C	H	E	T	T	E	■	A	E	G
2	I	L	L	E	G	A	U	X	■	M	M	E
3	C	I	A	■	E	C	R	I	V	A	I	N
4	A	V	I	S	E	■	B	L	O	U	S	E
5	R	I	R	E	■	C	O	E	U	R	■	R
6	D	E	E	S	S	E	■	E	T	O	L	E
7	O	R	■	A	I	L	E	■	E	S	A	U
8	T	■	E	M	P	I	R	E	■	E	U	S
9	R	■	N	E	O	N	■	M	T	■	R	E
10	O	S	T	■	S	E	M	B	E	N	E	■
11	G	I	R	L	■	■	E	U	■	O	N	T
12	I	C	E	B	E	R	G	■	T	E	T	U

NH 1657

ARTS ET SPECTACLES

ENTREVUE BÏA KRIEGER



PHOTO ROBERT MAILLOUX, ARCHIVES LA PRESSE

À l'instar de Simone de Beauvoir, son écrivaine fétiche, Bïa Krieger a voulu renouer avec l'enfant et l'adolescente qu'elle avait en partie été, consciente qu'« il faut avoir soi-même vécu un peu pour pouvoir avoir le recul nécessaire pour comprendre notre parcours et celui de ceux qui nous entourent ».

Entre musique et prose

Bïa Krieger est connue du public amateur de musique du monde sous son seul prénom : Bïa. Pour sa première incursion dans l'univers de la prose, la Brésilienne d'origine et Québécoise d'adoption a fouillé dans ses souvenirs, dans les archives familiales et dans l'histoire des pays latins où elle a vécu pour dévoiler une nouvelle facette de son talent. Son récit, *Les révolutions de Marina*, est porté par un souffle épique : celui d'une femme en devenir, encore tout empreinte des couleurs de l'enfance, tiraillée entre ses parents, leurs idéaux socio-politiques et leur amour qui s'étiole, et confrontée à une Amérique du Sud en pleine crise identitaire, dans les années 70 et 80.



PHOTO MARTINE DOYON, FOURNIE PAR DIFFUSION DIMEDIA

Habituée de chanter autant en portugais, sa langue maternelle, qu'en français, en espagnol et en anglais, Bïa Krieger a opté pour la langue de Molière pour plonger dans cette aventure littéraire.

VALÉRIE LESSARD
LE DROIT

Quiconque connaît l'auteure-compositrice-interprète reconnaîtra son parcours à travers celui de son héroïne, Marina. « Mais ce n'est pas Bïa qui parle ! Il ne s'agit pas d'un récit entièrement autobiographique, tient à préciser la principale intéressée. Ce livre, c'est le témoignage d'une enfant d'exilés qui rend compte non seulement de son histoire, mais aussi de celle de toute sa famille et de son pays natal, le Brésil. Je me suis rendu compte que peu de gens de ma génération se sont exprimés sur ce qu'ils ont vécu à cause des positions politiques de leurs parents en transformant en art leur expérience. Tant mieux si, par la bande, je réussis à réveiller la curiosité des gens sur l'histoire de l'Amérique du Sud dont on connaît surtout les clichés, ici. Du Brésil, on connaît par exemple le carnaval de Rio et la violence policière. Mais que sait-on du régime militaire qui y a sévi jusqu'à l'amnistie générale promulguée en 1980 ? C'est cette époque que j'ai voulu rendre, avec la perspective que Marina a des événements qui secouent son petit monde, et le reste du monde aussi. »

À 12 ans, Marina apprend donc de la bouche de son père que ses parents se séparent. Une séparation qui survient après des années de lutte commune contre la dictature militaire brésilienne. Après la prison, la clandestinité, l'exil, les nombreux déménagements et éternels recommencements.

Lui, Marçal, avocat de formation, fils de la dévote et matriarcale Tônia et du descendant d'immigrés allemands Augusto aux convictions tranchées, refera rapidement sa vie auprès de Patty (une belle-mère non pas marâtre, mais à l'influence très positive sur Marina). Elle, Leonora, architecte issue de l'union quasi improbable entre la féministe avant l'heure Nina et le vaillant et protecteur Basil, apprivoisera sa nouvelle liberté dans la foule anonyme de São Paulo.

Entre les deux, à l'aube d'une révolution toute personnelle et intime – l'adolescence –, Marina tente de trouver sa place. Trimballée dans la tourmente politique de tout un continent et dans celle du couple que forment Marçal et Leonora, la jeune fille se fait caméléon. Elle apprend à survivre tantôt au Chili, tantôt au Pérou, tantôt au Portugal, habitant parfois chez Nina et Basil ou passant quelque temps chez Tônia et Augusto, bien qu'elle aspire à son propre « Graal trop longtemps inaccessible : routine et monotonie ».

« J'ai puisé au fond de ma mémoire, revécu un flux d'émotions pour faire ressortir des moments précis comme autant de morceaux d'un puzzle. Ce qui m'intéressait, c'était d'interpréter comment ces moments façonnent celle que Marina est en train de devenir. Son histoire en fera-t-elle quelqu'un de plus résilient, de plus résistant à la douleur ou, au contraire, quelqu'un de plus *insécure*, de plus fragile ? Comment ces révolutions affecteront-elles ses capacités à entrer en relation avec les autres ? Voilà les interrogations du livre, auxquelles je n'ai pas essayé de trouver toutes les réponses. »

Dans le processus de création, on sent que la musicienne n'était jamais bien loin derrière l'auteure. Ses chapitres sont courts, marquant le rythme, donnant du souffle à sa plume.

Renouer avec son enfance

À l'instar de Simone de Beauvoir, son écrivaine fétiche, Bïa Krieger a voulu renouer avec l'enfant et l'adolescente qu'elle avait en partie été, consciente qu'« il faut avoir soi-même vécu un peu pour pouvoir avoir le recul nécessaire pour comprendre notre parcours et celui de ceux qui nous entourent ». Ceux-là prennent chair et vie, par petites touches pas toujours flatteuses.

« Je me suis permis, aux fins de mon récit, de concentrer certaines caractéristiques, de grossir des traits de personnalité, et même d'en inventer, pour donner de la consistance romanesque à mes personnages. Je me suis d'ailleurs excusée d'avance auprès de ma famille, dont certains membres auront peut-être de la difficulté à se reconnaître ! C'est pour ça que tous mes personnages portent des noms fictifs ! » lance Bïa en riant.

Dans le processus de création, on sent que la musicienne n'était jamais bien loin derrière l'auteure. Ses chapitres sont courts, marquant le rythme, donnant du souffle à sa plume. « C'est drôle que vous disiez cela, parce que dans le premier jet du livre, chaque chapitre s'ouvrait sur une chanson qui traduisait, à mes yeux, l'émotion propre à ce que j'y racontais, confie Bïa. J'ai gardé des extraits de certaines dans la version finale. Elles ne sont pas de moi, mais plutôt signées par des artistes à qui je voue un très grand respect, de Chico Buarque à Richard Desjardins, et donnent une couleur à certains des moments forts du récit. »

Bïa Krieger se permet aussi des allers et retours dans le temps et l'espace pour raconter ses personnages. Comme autant de couplets entre chaque refrain mettant en vedette Marina. « Quand j'ai compris que ma narratrice allait présenter des moments de son propre passé, mais aussi du passé de sa famille et de l'histoire de son pays natal, entre autres, j'ai dû assumer un récit déconstruit. J'ai fait le choix de ne rien remettre en ordre chronologique afin de garder ce rythme, justement, qui seyait bien à Marina et aux siens. »

Habituée de chanter autant en portugais, sa langue maternelle, qu'en français, en espagnol et en anglais, Bïa Krieger a opté pour la langue de Molière pour plonger dans cette aventure littéraire. « En fait, c'est le français qui m'a choisie, déclare-t-elle. J'ai une plus grande facilité, volupté, sensualité à écrire en français. C'est la langue dont je maîtrise le plus le vocabulaire, qui me permet le plus de subtilités. C'est aussi celle dans laquelle on peut écrire au passé simple sans que ça sonne pédant ! »

Elle ajoute que son choix de conjuguer les verbes de son récit au passé simple relève de la « puissante empathie » ressentie envers Simone de Beauvoir, dont elle venait tout juste de lire *Le deuxième sexe*, au moment d'écrire *Les révolutions de Marina*. Elle cite d'ailleurs de Beauvoir quand elle parle de « ses » grands-parents maternels, dans son récit. « Ma grand-mère aurait été insultée d'être qualifiée de féministe et pourtant, au quotidien, elle en était une. Même chose pour mon grand-père qui, dans une société machiste, a su être avant-gardiste en aidant sa femme aux tâches ménagères, par exemple », souligne Bïa Krieger.

Cette dernière a par ailleurs pris goût à la prose. « C'est le début d'une nouvelle constante pour moi », confirme-t-elle. Au point où elle n'hésitera pas à mettre sa carrière d'auteure-compositrice en veilleuse. Elle prêtera sa voix aux textes des autres et misera sur l'interprète quand viendra le temps de monter sur la scène « pour encore quelques mois au moins ». Car, sous sa plume, les mots coulent toujours, en français, pour raconter autre chose que des histoires courtes, condensées. « Ce dont j'ai envie de parler, la façon dont j'ai envie de jouer avec les mots, toutes les idées qui me viennent réclament d'être explorées plus longuement ! clame-t-elle. Et puis, la prose semble avoir drainé toute mon énergie créatrice : je n'ai pas écrit une seule chanson depuis mai 2008 ! »

En fait, elle est déjà plongée dans l'écriture d'un deuxième titre. « Je savais que *Les révolutions de Marina* se terminerait à l'adolescence, alors que l'avenir de mon personnage demeure très ouvert, voire flou. Du coup, j'ai commencé un autre livre, qui sera un peu la suite de celui-ci », révèle-t-elle.



BÏA KRIEGER
LES RÉVOLUTIONS DE MARINA
BORÉAL
280 PAGES

L'art du Jello

L'art du Jello ? Si si : de l'art. Vous avez bien lu. Avouez que l'association est saugrenue. Mais après tout, pourquoi pas ?

SILVIA GALIPEAU

Non, le Jello n'est pas que cette substance chimique gélatineuse. Il peut aussi se métamorphoser en toutes sortes de constructions, en pyramides, en cathédrales et en gâteaux de mariage. Il peut être tantôt santé, tantôt alcoolisé, voire… phosphorescent !

C'est du moins la démonstration que s'efforcent de faire deux jeunes créateurs anglais, Sam Bompas et Harry Parr, qui font fureur ces jours-ci à Londres.

« Le Jello, c'est l'une des seules choses dans l'histoire culinaire du pays qu'on a réussi à mieux faire que les Français ! »

Au départ, rien ne prédestinait les deux hommes à jouer ainsi dans la gélatine. Le premier, diplômé en géographie, a d'abord tenté de se lancer en affaires en ouvrant une agence d'escortes. Fiasco. Le second, diplômé en architecture, aurait sans doute fait fortune avec ses croquis. Seulement, voilà, les deux copains d'enfance ont voulu autre chose : « Nous voulions faire quelque chose autour du Borough Market de Londres, l'incontournable destination bouffe ici, explique Sam Bompas, qui mange du Jello même au petit-déjeuner. On s'est dit qu'il serait charmant d'offrir des desserts légers, et le Jello, ça nous a semblé d'une évidence ! C'est l'une des seules choses dans l'histoire culinaire du pays qu'on a réussi à mieux faire que les Français ! »

Le marché en question n'a rien voulu savoir de leur projet. Qu'à cela ne tienne, les deux amis ont plongé dans l'aventure à leur compte, et ne cessent depuis de multiplier les créations et les expériences culinaires, repoussant sans cesse les frontières entre science, cuisine et œuvres d'art. Et ce, en toute humilité. « Non, je ne me considère pas du tout comme un artiste, rétorque Sam Bompas. Je suis un marchand de Jello. »

Un marchand de Jello, certes, mais aussi un créateur « de manifestations culinaires spectaculaires », précise-t-il sur son site web. « Tout ce qu'on veut, c'est que les gens s'amusent. » Car créer une reproduction de la cathédrale Saint-Paul de Londres, du pont du Millenium, ou encore de l'aéroport de Madrid, cela fait du bruit. Encore plus de bruit quand on est invité par les plus grands chefs en ville – notamment Heston Blumenthal, l'un des meilleurs chefs du Royaume-Uni – à concocter un dessert, ou encore quand on incite les plus grands noms de l'architecture du pays à soumettre des projets de moules à Jello, pour réaliser des pièces toutes plus folles les unes que les autres. Oui, cela fait du bruit, et aussi des dégâts. Car apparemment, comme le veut la tradition, à chaque manifestation, à 23 h, quand les amateurs ont fini d'admirer et de déguster, le Jello devient tout à coup l'objet de gargantuesques *food fights* – guerres de bouffe en bon français – mémorables, dit-on.

Bref, toujours est-il que nos deux fous de Jello, conjuguant leurs talents – l'architecture et les relations publiques –, ont aussi fait appel à un chimiste pour réaliser un Jello fluorescent, ou encore un cocktail volatil (au sens propre). Mais on s'éloigne ici du Jello. Il faut dire que les deux comparses aiment visiblement faire des expériences autour de la nourriture, comme en témoigne leur dernier banquet noir (littéralement : *black banquet*), ou encore leur concours de construction architecturale du plus grand bol à punch au monde. À quand une petite visite à Montréal ?



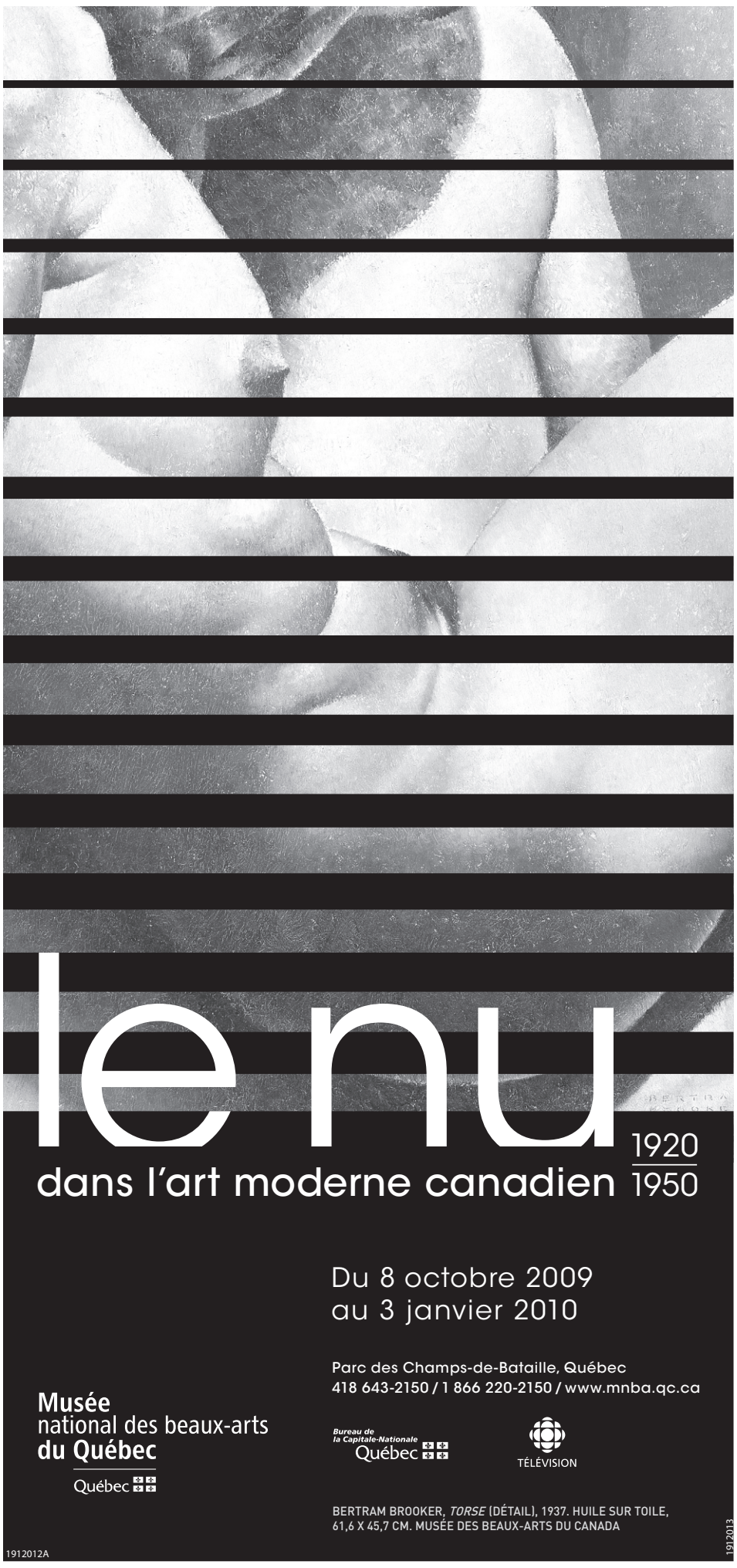
PHOTO MARK DYE, COLLABORATION SPÉCIALE

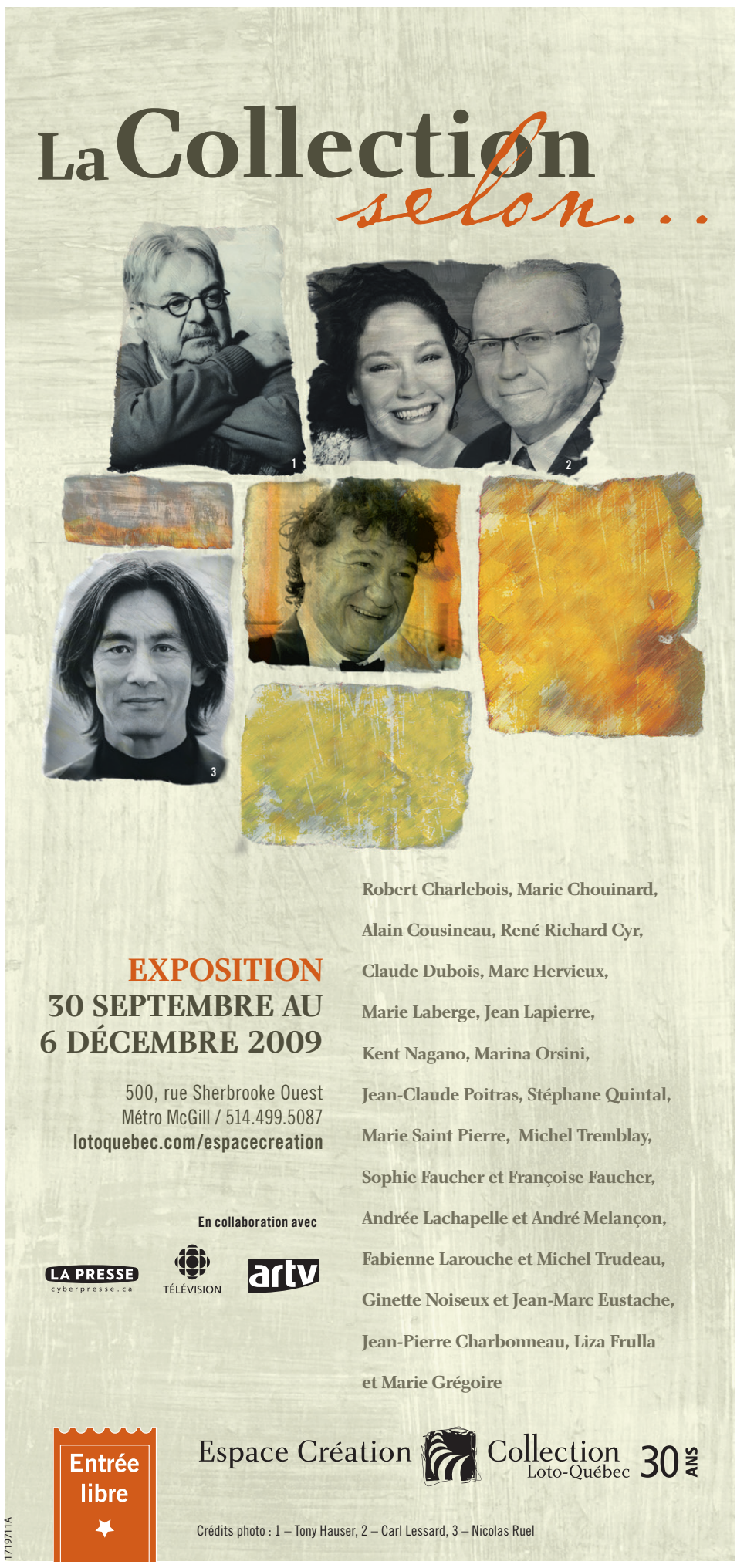
Les deux jeunes Londoniens Sam Bompas et Harry Parr sont des marchands de Jello bien spéciaux.

CYBERPRESSE.CA

PHOTOS

Voyez notre galerie de photos des œuvres folles des deux artistes ès Jello à **cyberpresse.ca/jello**



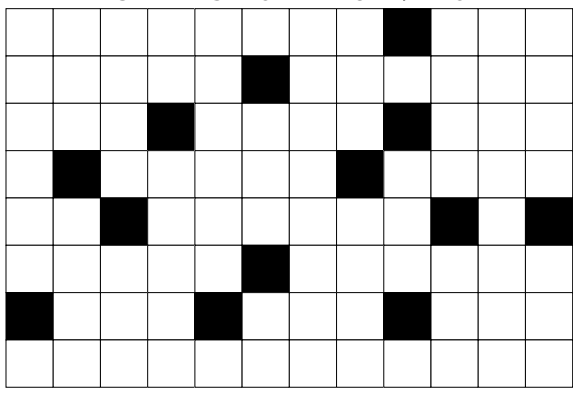




AMUSEZ-VOUS !

MOTS CROISÉS **JUNIOR**

Du lundi au samedi
WWW.HANNEQUART.COM



HORIZONTALEMENT

1 Petites élévations de terrain de forme arrondie – Réunion où l'on danse.
2 Rameau employé pour la confection de paniers – Qui mène un genre de vie non sédentaire.
3 Déterminant démonstratif – Pièce de viande cuite à la broche ou au four – Intensité sonore d'un appareil.
4 Fait en sorte de ne pas rencontrer quelqu'un – Le nombre des nains de Blanche-Neige.
5 Il est bon conducteur de la chaleur – Allongé.
6 Personne de petite taille – Rendre rigide.
7 Carte plus forte que la dame, mais moins forte que l'as – Qui est sans mélange – Elle définit les droits et devoirs de chacun.
8 Cri du cheval.

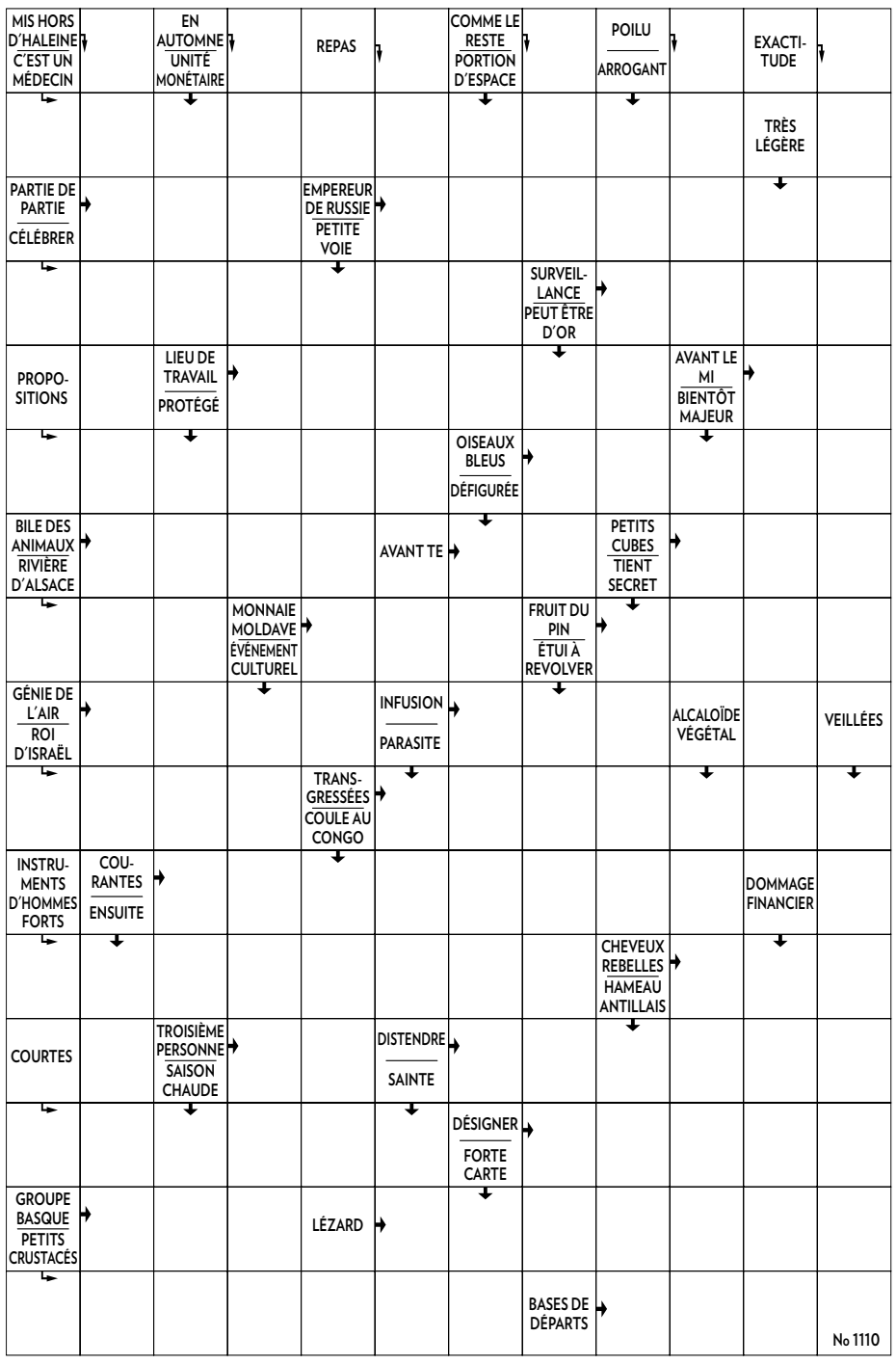
VERTICALEMENT

1 Mammifère domestique élevé pour sa chair.
2 A le courage de faire quelque chose – Vraiment pas courant.
3 C'est le prénom de l'humoriste Dion – Atome ou groupe d'atomes.
4 Déterminant défini – Liquide toxique sécrété par certains animaux, qu'ils injectent par piqûre ou morsure.
5 Provoque inflammation ou douleur légère.
6 Enlevé – Ajout fait à une lettre après la signature – Ajout fait à une lettre après la signature.
7 Perçus par l'ouïe.
8 Pronom personnel qui désigne la troisième personne du singulier – Qui n'est pas tendre.
9 D'un goût acide et aigre.
10 Partie du triangle opposé au sommet – On s'en sert pour déverrouiller un porte.
11 C'est une façon d'avoir des enfants sans accoucher.
12 Facile à suivre – Réagit à quelque chose de drôle.

SOLUTION du dernier numéro

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	E	L	L	E	R	I	N	■	A	I	R
2	O	T	E	E	■	O	R	E	I	L	L	E
3	T	A	G	■	S	U	I	E	■	T	O	P
4	E	T	A	L	E	E	S	■	G	I	T	E
5	N	■	L	A	M	E	■	B	A	T	■	T
6	C	U	I	T	E	■	F	I	G	U	R	E
7	E	N	T	I	E	R	E	S	■	D	U	R
8	■	S	E	N	S	■	R	E	V	E	E	■

MOTS **FLÉCHÉS**



CITATION **SECRÈTE**

Placez les lettres de chaque colonne dans la case appropriée de manière à former une phrase complète. Les mots sont séparés par une case noire.

Thème : Citation de Denis Diderot

L P D	A L U	S N A	F	B Y A	N A	R A A	T B	I A Q	R U S	I M	E U E	N	A I
		■										■	
■			■									■	
	■				■		■			■			■
			■										

SOLUTION
du dernier numéro

Qui baigne ses mains dans le sang les lavera dans les larmes.

MOT **MYSTÈRE**



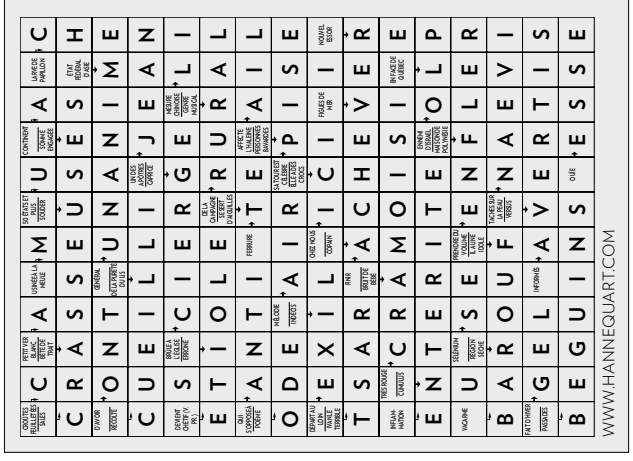
MATHEMATIQUES | Un mot de 8 lettres

AIRE
ARC
ARTIN
CARRE
CENT
CORDE
CYLINDRE
DEUX
DIX
DONNEES
DUAL
ELIMINER
ENTIER
ESPACE
EULER
FERMAT
FOYER
FRONTIERE
GRADE
IMAGE
INDEXER
JEANS
JORDAN
LEGENDRE
MATRICE
MOINS
MONGE
NAPIER
NEWTON
NONIUS
OBTUS
OCTOGONE
ORDONNEE
OVALE
POLE
RACINE
RAYON
RESOUDRE
RESTE
RETRANCHER
RHOMBE
SERIE
SIX
SOMME
TABLE
TAYLOR
TETRAEDE
TOTAL
UNITE
VINGT
VOLTERRA
ZERO
ZONE

SOLUTION
du dernier numéro | **COTERIE**

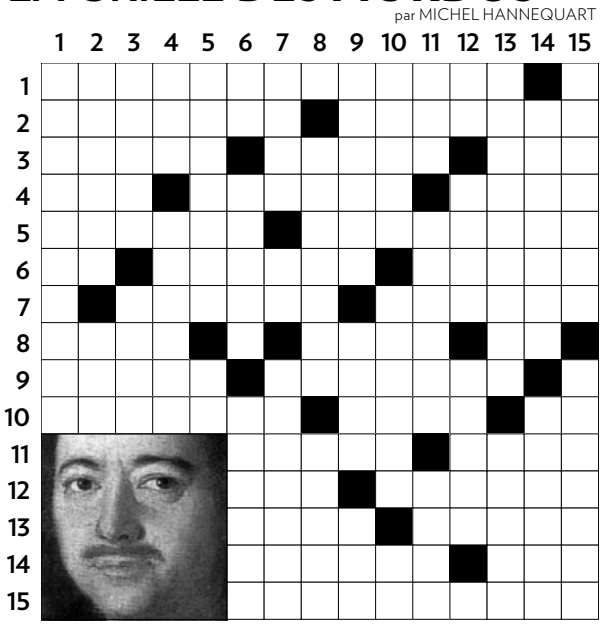
MOTS **FLÉCHÉS**

Solution du dernier numéro



LA GRILLE DES **MORDUS**

par MICHEL HANNEQUART



HORIZONTALEMENT

1 *Son nom.*
2 Peut faire tomber – Se sert d'un fusil.
3 Une fois ne suffit pas ! – Célèbre – Met.
4 Pour – Mis en accord – Préfixe.
5 Dire moins pour dire plus – Pour aller au cirque.
6 Fond de sauternes – Surpris – Appuyé sur un fondement.
7 Balancer – Espiègle.
8 État d'Asie – Géant – Personnel.
9 Les ados en sont – En l'air et dans l'eau.
10 Fond de l'être – Va en diminuant – Interjection.
11 Bien poli – Rognonne.
12 Longue manifestation – Nous mènera-t-il à bon port ?
13 Association – Héroïne.
14 Peuvent servir à faire des bottes – Fini.
15 Inséparables.
4 Souffle dans le mauvais sens – Pas clair.
5 Partiel – Symbole.
6 Conjonction – Autour du palais – Ridicule.
7 Monnaies – Pronom – Pour se serrer la ceinture.
8 Ratite – Guéri.
9 Comme les boxeurs – Mollusques – Charpente.
10 Habitudes – Aller ailleurs – Division.
11 Moins alerte – Fumer – Joie.
12 Lettre – Protection – Au centre de l'équilibre.
13 Offre du choix – N'a qu'une consonne.
14 Claire – Pognon.
15 Niaise – C'est peu.

VERTICALEMENT

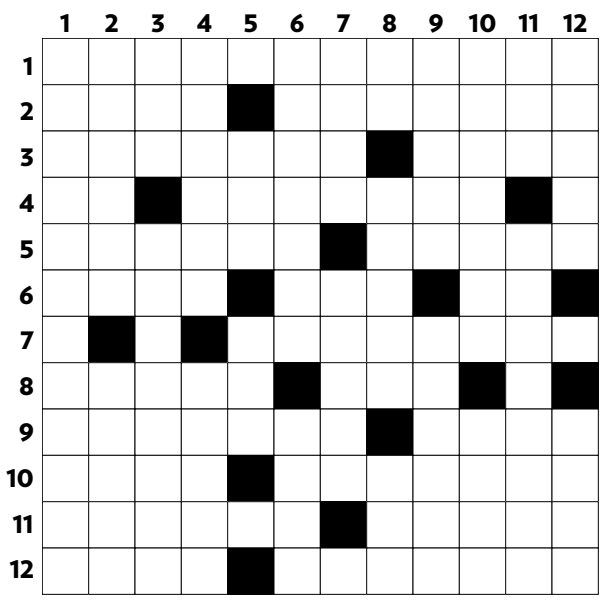
1 Fait ouvrir la bouche.
2 Plante – Tout va bien.
3 Partie de terre-neuve – Naissent de certaines frictions.

SOLUTION du dernier numéro

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	P	E	T	R	A	R	Q	U	E	■					
2	I	V	O	I	R	E	■	■	T	L					
3	N	A	I	F	■	V	A	C	H	E					
4	O	N	■	L	I	E	V	R	E	S					
5	C	O	U	E	N	N	E	■	R	E					
6	C	U	L	■	D	U	L	I	E	■	P	E	A	G	E
7	H	I	V	E	R	■	I	C	E	B	E	R	G	■	S
8	I	■	E	P	I	E	N	T	■	I	N	G	R	E	S
9	O	S	■	O	S	S	E	U	S	E	S	■	E	C	O
10	■	T	S	U	■	T	■	S	E	N	A	T	E	U	R
11	J	O	U	X	T	E	R	■	A	■	B	R	E	M	E
12	A	R	A	■	E	R	I	S	T	A	L	E	■	O	U
13	B	E	N	I	R	■	E	N	T	R	E	P	R	I	S
14	O	■	T	O	R	G	N	O	L	E	■	A	I	R	E
15	T	H	E	S	E	E	■	B	E	C	A	S	S	E	S

MOTS **CROISÉS**

Du lundi au dimanche
WWW.HANNEQUART.COM



HORIZONTALEMENT

1 Machine-outil de forge.
2 Ruminant – Tue.
3 Pas apparente – Tenter.
4 Titane – Chevelures abondantes.
5 Nacrer – Contente et paisible.
6 Dépourvu de végétation – Compagne d'Adam – Gallium.
7 Répètent sans cesse.
8 Crétin – A cours à Oslo.
9 Conforme à une convention – Parle fort.
10 Aussi – Copiant.
11 Écorce de la tige du chanvre – Blanchir.
12 De Haute-Écosse – Chevronné.
5 Patriarche biblique – Abréviation chrétienne.
6 Appâtée – Réfutée.
7 Aurochs – Exprime l'accélération.
8 Plutonium – Obtempérer – Au milieu des eaux.
9 Image du Christ – Liquide sucré.
10 Action de polir – Emballé.
11 Ouvrage de poésie en vers – (Un) peu.
12 Dieu qui eut cinquante filles – Exister.

VERTICALEMENT

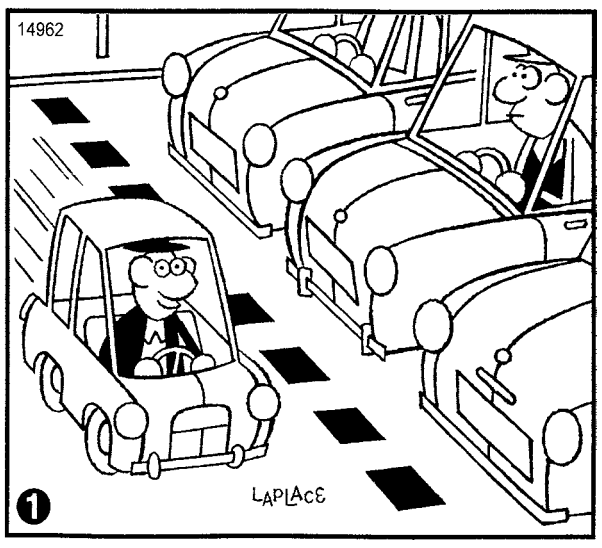
1 Nombre considérable.
2 Instrument de labour – Équiper.
3 Temps des amours – Chicago s'y trouve.
4 Elle fait dormir – Cellule femelle.

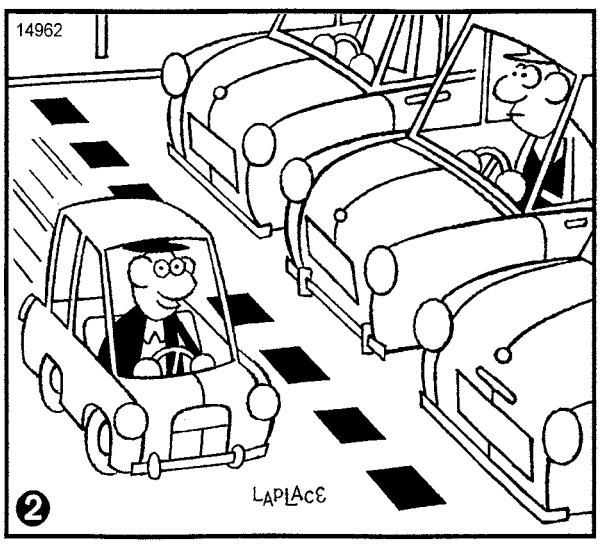
SOLUTION du dernier numéro

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	P	O	S	S	I	B	L	E	M	E	N	T
2	L	I	E	U	E	■	A	T	O	N	I	E
3	A	S	C	E	N	S	I	O	N	N	E	L
4	I	E	■	D	A	O	■	L	■	U	R	L
5	S	U	R	E	■	C	R	E	P	I	■	E
6	A	X	E	■	K	S	I	■	V	E	R	S
7	N	■	G	O	I	■	E	T	C	■	A	■
8	T	R	A	C	T	E	U	R	■	T	I	N
9	E	O	L	E	■	B	R	I	G	A	D	E
10	R	U	E	L	L	E	■	P	R	I	E	R
11	I	N	■	O	E	N	O	L	O	G	U	E
12	E	D	I	T	E	E	■	E	G	A	R	E

ÊTES-VOUS **OBSERVATEUR**

Ces deux dessins sont en apparence identiques.
En réalité, il y a entre eux HUIT petites différences.





SOLUTION

1 Garde-boue arrière de la petite voiture. **2** L'aile, sous le phare gauche de la petite voiture. **3** Le dossier arrière de la petite voiture est incomplet. **4** Le carré noir du milieu est plus large. **5** Nez du capot de la première voiture de droite. **6** Le volant de la voiture du milieu. **7** Bas du radiateur de la voiture du milieu. **8** Poignée de la voiture du haut.